

PER
0-54
CON

L'OISEAU BLEU

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR LA JEUNESSE
PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

VOLUME XX — No 3

MONTRÉAL, OCTOBRE 1939

Le numéro: 10 sous



In Memoriam



Gracieuseté de
l'A.C.J.C.

SON EXCELLENCE Mgr PAUL BRUCHÉSI

4^e évêque et 2^e archevêque de Montréal,
décédé le 20 septembre 1939;
il allait bientôt toucher sa 84^e année.

PENDANT son épiscopat, le diocèse de Montréal fit de grands et réels progrès. Le Congrès eucharistique international de 1910 qu'il organisa avec tant de splendeur donna un regain de vie à l'Eglise canadienne et à toutes les oeuvres de religion.

Très bien doué pour l'exercice de ses hautes fonctions, d'une vaste culture, d'un esprit vif et pénétrant, d'une distinction rare, servi à souhait par une mémoire très fidèle, l'illustre archevêque sut mettre toutes ses qualités et toutes ses ressources au service du diocèse que le Souverain Pontife lui avait confié.

Monseigneur Bruchési avait le verbe clair, net et précis. Brillant orateur, il savait émouvoir et convaincre les foules qui l'écoutaient. Un grand charme, fait de bonté et de délicatesse se dégageait de toute sa personne et rendait les relations avec lui faciles et agréables.

Un jour, l'épreuve, une épreuve qui s'est prolongée pendant vingt ans, s'abattit sur l'archevêque de Montréal. Dans le recueillement et la prière, Monseigneur Bruchési mit sa confiance dans le Seigneur et lui offrit ses peines et ses souffrances pour le triomphe de la religion et le bien de son cher diocèse.

R. I. P.

LÉGENDE DU SAINT-LAURENT

LA CHASSE-GALERIE

Adaptation de François CRUSSON

ALLER dans les chantiers? Pierrot, mon enfant, tu es bien jeune, attends encore un an.

— Voyons, maman, je ne suis tout de même plus un enfant, je vais avoir dix-sept ans l'été prochain. Et puis je suis grand et fort.

— C'est vrai, mon Pierrot, que tu pousses comme ton défunt père. Tu vas faire un bel homme bien planté, va! Mais je t'assure que si ton père vivait, il ne te laisserait pas aller dans les chantiers.

— Bien sûr, maman. Aussi ce n'est pas pour mon plaisir que je veux y aller, mais c'est pour l'argent qu'on y gagne. N'oublie pas qu'après moi, il te reste encore quatorze enfants à élever, et ça coûte cher toute cette marmaille.

— Oui, ça coûte bien cher, et l'argent que tu pourrais gagner dans les chantiers, m'aiderait certainement beaucoup. Mais tout de même, Pierrot, j'aimerais mieux que tu attendes à l'an prochain, tu es si jeune et les hommes de chantiers sont si méchants.

— Mais non, pas autant que le prétendent les mauvaises langues. D'ailleurs, maman, je te promets — et je tiendrai parole — de dire mon chapelet tous les jours et de ne pas prendre une goutte de boisson alcoolique.

— Brave enfant, comme ton père serait content s'il t'entendait. Mais ce n'est pas tout Pierrot, promets-moi aussi de porter toujours tes scapulaires et la médaille de la Sainte Vierge.

— C'est promis, maman.

— Alors, viens m'embrasser, mon grand.

En évoquant cette scène de la veille de son départ pour les chantiers, Pierrot sentit ses yeux s'humecter de larmes, tant le souvenir de sa mère le touchait. Tout de même, il était content de lui: il avait tenu ses promesses, il avait continuellement porté médaille et scapulaires, n'avait pas bu une goutte de boisson, et tous les

jours il avait dit son chapelet. Oh, ça n'avait pas toujours été facile, surtout certains jours où il avait travaillé plus longtemps et plus fort que d'habitude, mais qu'importe, il avait tenu bon et au retour, il pourrait embrasser sa maman sans rougir. Comme elle serait fière! Mais là, si elle était près de lui, que lui conseillera-t-elle?

Pierrot avait un gros problème à résoudre. Pour y songer tout à son aise, il était sorti seul, en raquettes, pour se promener dans les bois, par ce beau dimanche après-midi, pendant que ses camarades jouaient aux cartes en fumant leur pipe et en prenant un petit coup de temps en temps.

Il faisait froid, mais le soleil brillait, et la neige étincelait de blancheur sous la calotte bleue du ciel. Quel plaisir que respirer à pleins poumons cet air vivifiant, mille fois plus sain que la chaleur enfumée du camp! Malgré la difficulté qui l'obsédait, Pierrot se sentait heureux; heureux d'être jeune, fort et sain; heureux d'être libre, seul, et d'avoir la conscience en paix dans la splendeur de ce beau jour d'hiver, où tout était blancheur et pureté!

— Mais non, pensait Pierrot, il ne faut tout de même pas que je m'abandonne à la joie de vivre que je goûte si intensément aujourd'hui, sans arriver à une décision. Jusqu'ici on m'a laissé bien tranquille; pourquoi donc Lucien, ce sale vaurien, est-il venu me demander l'autre jour:

— Dis donc Pierrot, aimerais-tu venir veiller avec nous, le jour de l'An au soir, à La Noraie?

— A La Noraie, mais c'est à 350 milles d'ici, tu sais bien qu'on ne peut pas y aller.

— A pied, bien certain qu'on ne peut pas s'y rendre, mais avec la chasse-galerie on peut y aller, danser toute la nuit, et revenir ici avant le jour.

L'OISEAU BLEU

Revue mensuelle illustrée pour la jeunesse

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent, Montréal, Canada.

Abonnement: Canada et Etats-Unis: \$1

Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles.

Téléphone: PLateau 1131

— Non, merci, je ne veux pas perdre mon âme, moi.

— Personne ne veut te la faire perdre, Pierrot. Tout ce que je te demande, c'est de n'avoir sur toi ni chapelet, ni scapulaires, ni médailles et, en route, de ne pas prononcer le nom du bon Dieu. Quant aux clochers d'église, moi je m'occuperai de les éviter.

— J'ai promis à ma mère de dire mon chapelet tous les jours.

— Tu le diras avant de partir.

— Je lui ai aussi promis de porter mes scapulaires et la médaille de la Sainte Vierge.

— Tu les laisseras ici pour une fois. Tu n'en seras pas plus mal. Vois donc, moi, puis aussi Ephrem, Toussaint, Simon, Julien et Arthur, nous y sommes allés l'an passé: nous avons dansé toute la nuit avec nos blondes et nous sommes revenus ici sans accident. Pense à ta mère que tu pourras embrasser et à la Louise au père Guillaume, avec qui tu pourras danser!

— J'aimerais bien embrasser ma mère, mais j'aime encore mieux tenir les promesses que je lui ai faites. Je n'irai pas.

Pierrot frissonna quand il se souvint de ce qui s'était passé ensuite. Lucien, subitement, avait perdu patience: il avait juré, blasphémé, puis saisissant Pierrot par le bras, il lui avait dit:

— Tu vas venir, mon petit sacripant, et aux conditions que je t'ai faites, sans quoi je casse si bien ta figure d'Enfant-Jésus, que ta mère elle-même ne te reconnaîtra plus. Et surtout pas un mot à personne car tu es mort.

Après l'avoir menacé de son poing énorme, il lui avait brusquement tourné le dos. Et Pierrot, tout en marchant à travers les bois, au blanc tapis de neige, reprenait le fil de ses pensées:

— Pourquoi donc Lucien veut-il m'amener malgré moi? Tiens, je crois que je devine. Ce doit-être parce que Toussaint est malade, bien malade et ne pourra pas y aller avec eux, et il faut qu'ils soient en nombre pair: 2, 4, 6 ou 8. D'ailleurs, si je me souviens bien, c'est lui-même, Toussaint, qui a rempli la bouteille de rhum le Jour des morts. Quand j'y pense! J'en frémis encore. A neuf heures, quand je me couchai, tout était paisible dans le camp. Au milieu de la nuit un bruit de voix me réveille. Lucien disait à Toussaint:

— Es-tu prêt, Toussaint? As-tu tout ce qu'il faut?

— J'ai du rhum et une bouteille, que faut-il de plus.

— Rien. Mais n'oublie pas, il faut que tu aies la tête en bas et que tu remplisses la bouteille de la main gauche.

— Oui. Il est minuit moins deux minutes: aidez-moi à me mettre la tête en bas.

Sur un banc, Arthur plaça un oreiller, puis, lui et Ephrem empoignèrent Toussaint, lui posèrent la tête sur le banc et lui tinrent les pieds en l'air. Comme minuit sonnait, Lucien lui présenta un pot de rhum que Toussaint prit de la main gauche, puis en remplit une bouteille qu'il tenait de l'autre main. Quand il fut sur ses pieds, il but une gorgée de rhum, passa la bouteille à Arthur, qui fit de même. Ephrem, Simon, Julien et Lucien en burent aussi, puis celui-ci versa quelques gouttes de rhum sur le plancher. Une vapeur rougeâtre s'en dégagea, monta, grandit, grossit, prit une forme semblable à celle d'un être humain, mais avec une longue queue traînant sur le plancher, des griffes au lieu des ongles, et deux cornes sur la tête. Satan venait passer un pacte avec les voyageurs de la chasse-galerie.

Pierrot se souvint qu'il tremblait sous ses couvertures, et cependant, il ne pouvait détacher ses yeux de cette horrible apparition.



Pour que votre canot d'écorce monte dans les airs et file cent cinquante milles en un clin d'oeil...

Satan ricana, d'un rire qui semblait un bruit de chaînes, puis levant en l'air un long doigt rouge terminé par une griffe de feu, il dit:

— N'oubliez pas! Pour que votre canot d'écorce monte dans les airs et file cent cinquante milles en un clin d'oeil, il faut que vous n'ayez ni chapelets, ni scapulaires, ni médailles, et surtout, durant tout le trajet, que vous ne prononciez pas le nom de mon ennemi. — Un long sifflement souligna ce dernier mot. Veillez aussi à ne pas accrocher, en route, les croix surmontant les clochers d'église. Si vous manquez à ces conventions, vos âmes seront mien-nes. Entendu?

— Entendu! répétèrent Lucien et ses chenapans d'amis.

Dans un ricanement horrible, Satan disparut.

Pierrot, au souvenir de cette nuit atroce, trembla de nouveau, comme il avait tremblé alors, si fort que Lucien s'en était aperçu et s'approchant de son lit, lui avait demandé:

— Tu as vu?

Puis, sans attendre de réponse, il avait ajouté:

— Malheur à toi, si tu parles!

Pour chasser tous ces mauvais souvenirs, Pierrot fit un grand signe de croix et, se penchant, il traça une belle croix sur la surface de la neige et écrivit J. H. S.

Continuant sa promenade, il se dit en lui-même:

— Oui, c'est probablement parce que Tous-saint est malade que Lucien veut m'emmener, et aussi parce que j'ai vu. Il ne veut pas que d'autres apprennent ses projets.

— Eh bien non, je n'irai pas, car je ne veux pas perdre mon âme et je ne veux non plus manquer aux promesses faites à maman; mais d'un autre côté, je n'aimerais pas me faire casser la figure, ma figure d'Enfant-Jésus, comme m'a dit Lucien.

Et c'est vrai que Pierrot avait une figure d'Enfant-Jésus, d'un Enfant-Jésus qui aurait grandi subitement. L'air vif de ce beau jour

d'hiver mettait du rose à ses joues et ses grands yeux bleus, limpides comme l'eau de source, étaient pleins de soleil. Toute sa figure respirait la bonté, la candeur et la joie de vivre.

Mais comment faire, pensa Pierrot, comment faire pour ne pas y aller et ne pas me faire casser la figure non plus?

D'abord je dirai mon chapelet, comme d'habitude; ensuite je le laisserai sous mon oreiller, au lieu de le porter dans ma poche. Mes scapulaires, ma foi, je ne vois pas d'autre chose à faire que les mettre dans mes pieds de bas, jamais Lucien ne pensera à me faire déchausser pour voir si j'ai mes scapulaires. Quant à ma médaille de la Sainte Vierge, je vais jouer un bon tour à Lucien, je vais la cacher dans la pince de son canot d'écorce. Il sera bien malin si, malgré tout, il réussit à monter dans les airs.

Content d'avoir trouvé un plan pour déjouer les desseins pervers de Lucien, Pierrot se dirigea vers le camp. Le soleil baissait rapidement à l'horizon, donnant à la neige une légère teinte rosée. Entre les arbres dépouillés de la forêt, Pierrot vit le soleil, immense disque d'or étincelant, s'enfoncer lentement dans la neige rose.

Le jour de l'An venu, Pierrot exécuta le plan qu'il s'était tracé. Le soir, vers neuf heures, Lucien lui saisit le bras et l'emmena à l'écart. Sans dire un mot il ouvrit le col de la chemise de Pierrot, pour voir s'il portait scapulaires et médaille comme d'habitude. Il n'en vit point.

— Bien, grommela-t-il, et ton chapelet?

— Sous mon oreiller!

— Alors habille-toi vite et rencontre-moi derrière la remise.

Pierrot tremblait bien un peu en s'habillant pour le voyage, mais il y alla bravement, plein de confiance en la Sainte Vierge, dont il avait placé la médaille dans la pince du canot.

Derrière la remise, il rencontra Lucien et ses chenapans d'amis. Le ciel, sans étoile, plus noir encore que l'aile du corbeau, semblait bas et menaçant.

HON. ALBINY PAQUETTE
Ministre

MINISTÈRE DU SÉCRÉTARIAT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

JEAN BRUCHÉSI
Sous-Ministre

Les Écoles d'Arts et Métiers

Enseignement gratuit

Cours du Jour et du Soir

dans les principales villes de la province

COURS; Dessin industriel, Menuiserie, Électricité, Physique industrielle, Mathématiques, Ajustage, Dessin à main levée, Modelage, Architecture, Lettrage d'enseignes, Peinture, Solfège.

Pour renseignements s'adresser à

GABRIEL ROUSSEAU, Directeur, 59 rue Saint-Jacques Ouest, Montréal, TEL.: BELAIR 2374

Abonnement: \$1 par année

"TECHNIQUE"

Revue de vulgarisation
scientifique

Pierrot prit place, dans le grand canot d'écorce, entre Ephrem et Arthur. Lucien s'assit en arrière, l'aviron à la main.

Tous retenaient leur souffle dans l'attente du moment où un pouvoir infernal les enlèverait dans les airs, pour les transporter, à une vitesse vertigineuse, jusqu'à La Noraie. Quand ils furent prêts, d'une voix caverneuse, que l'émotion étrange, Lucien prononça les mots cabalistiques :

*Acabri! Acabra! Acabram!
Satan, roi des enfers,
Enlève-nous dans les airs!
Par la vertu de Belzébuth,
Mène-nous droit au but!*

A la grande surprise de tous, excepté Pierrot, qui, lui, en poussa un soupir d'aise, le canot ne s'éleva pas dans les airs.

Lucien releva sa tuque de laine et se gratta la tête, puis croyant qu'il avait tout simplement oublié un mot de la formule, il répéta son infernale incantation :

*Acabri! Acabra! Acabram!
Satan, roi des enfers,
Enlève-nous dans les airs!
Par la vertu de Belzébuth,
Mène-nous droit au but!*

mais pas plus que la première fois le canot ne bougea.

Pris de rage infernale, jurant et blasphémant, Lucien sauta hors du canot, saisit sa hache et dans une fureur satanique, il se rua sur l'innocente embarcation. Au moment où le tranchant allait toucher la pince du canot, la hache s'échappa des mains de Lucien, et le blessa grièvement au poignet.

* * *

Trois ans et demi plus tard, comme Pierrot sortait de l'église de La Noraie, rayonnant de bonheur, accompagnée de la belle Louise au père Guillaume, qu'il venait de prendre pour femme, que les cloches sonnaient à toute volée et que le soleil inondait de sa lumière les jeunes époux, beaux comme le Prince charmant et la Belle au bois dormant, Pierrot aperçut, sur le perron de l'église, un misérable *quêteux*, qui avait le poignet tout croche et tendait une main aux doigts pitoyablement crispés. Il reconnut Lucien et, instinctivement, il serra le bras de sa belle épouse, comme pour la protéger des maléfica de ce chenapan. Mais Lucien n'était plus que l'ombre de lui-même, et de mine si piteuse qu'il ne semblait plus pouvoir nuire à qui que ce fût, et surtout pas à ces beaux mariés, auréolés de soleil et débordants de force, de jeunesse et de bonheur.

François CRUSSON



Octobre: le mois des belles parties de ballon.

Rions un peu

Le petit Pierre aperçoit pour la première fois une automobile dans le village.

Oh! s'exclame-t-il tout ébahi..., une voiture qui a oublié son cheval!

* * *

Le professeur. — Dites-moi ce que vous savez sur la famille des orchidées?

Le jeune élève. — Je ne peux pas, monsieur; maman me défend toujours de raconter ce que je sais sur la famille des autres.

* * *

Un misanthrope atteint d'une maladie grave disait à son ami:

— Pourquoi tout ce monde dans ma chambre? Il ne devrait y avoir que toi, puisque mon mal est contagieux.



A la place de ce garçonnet, que diriez-vous au gendarme?

Le Rosaire de Grand'maman

GRAND'MAMAN est bien âgée. Les ans ont blanchi ses cheveux; des rides profondes sillonnent son front pensif, mais ses yeux sont si bons que tout le monde l'aime. Elle s'oublie toujours pour ne penser qu'à plaire à son entourage. Elle sait donner des bons conseils à propos et prodiguer sa tendresse à tous.

L'âge a diminué son activité d'autrefois, aussi se borne-t-elle à raccommo-der et reprendre, et, comme elle déteste l'oisiveté, elle sait encore confectionner de jolis travaux de broderie ou de dentelle qu'elle conserve précieusement pour en faire des cadeaux de fête.

Elle adore les réunions de famille et n'admet pas de places libres autour de la table, surtout les jours de grande fête, comme à Noël ou à Pâques.

Plus on est nombreux plus on rit, dit-elle, et, quand la maison est remplie, elle se croit revenue à ses vingt ans et trottine de l'un à l'autre avec joie.

Lorsque la fatigue se fait sentir, elle se réfugie dans sa berceuse, prend son long rosaire et l'égrène lentement. Elle a tant de faveurs à demander à la Sainte Vierge qui ne sait rien refuser aux bonnes vieilles grand'mères! Les avé se succèdent sous ses doigts tandis qu'elle s'abandonne à une reposante somnolence.

Roseline, la plus jeune de ses petites-filles, qui est sa préférée, la trouve un soir dans cet état. Ses grands yeux intelligents suivent les mouvements des doigts de grand'mère et elle est tout intriguée. Elle reste quelques instants immobile, sa poupée bien serrée sous son bras, son regard allant successivement des doigts qui s'agitent aux lèvres qui remuent pendant que grand'mère semble dormir; puis elle s'approche du fauteuil et demande timidement:

— Tu dors, grand'maman?

Grand'mère se redresse et répond doucement:

— Non, ma chérie.

— Alors, qu'est-ce que tu fais, les yeux fermés?

— Je me repose, mignonne, en priant la bonne Sainte Vierge pour toi et pour tous ceux que j'aime.

— Attends, tes jambes doivent être fatiguées, je vais mettre un tabouret sous tes pieds, ça te reposera.

Joignant le geste à la parole, elle a placé le tabouret devant sa grand'mère, qui y pose ses pieds. Il reste une petite place libre, Roseline s'y installe, pose ses coudes sur les genoux de

grand'mère, et la regardant marmotter ses prières, elle lui demande:

— Pourquoi as-tu toujours ce gros chapelet dans ta main et pourquoi t'arrêtes-tu à chaque grain? Ce n'est pas un beau jeu cela, et ça ne fait pas rire comme quand on joue à "Pigeon vole."

L'aïeule, tout à fait éveillée maintenant, écoute ce verbiage avec bonté et sourit comme savent sourire les vieillards:

— Ce n'est pas un jeu, mon amour. Ce chapelet est une longue prière pour ma petite Roseline, pour qu'elle soit toujours sage et heureuse, et à tous ces grains sur lesquels je m'arrête, je demande à la Sainte Vierge qu'elle donne du bonheur et de la santé à ceux que j'aime.

— C'est joli cela, grand'maman; mais que dis-tu, à chaque grain?... salue... salue... priez pour nous. C'est toujours la même chose que tu répètes, ça doit te fatiguer à la fin. Tu vas peut-être te rendre malade!

— Mais non, petite, la prière ne rend pas malade, elle donne des forces, au contraire.

L'enfant veut se rendre compte par elle-même, elle prend le rosaire et l'égrène avec ses doigts potelés, mais le remet bientôt à sa grand'mère en lui disant découragée:

— Je ne peux pas faire comme toi, je ne sais pas ce qu'il faut dire.

Comprenant qu'elle doit éclairer cette jeune intelligence inquiète, grand'maman entoure de son bras la petite qui se presse câlinement sur elle:

— Crois-moi, ma petite Roseline, même les fillettes de ton âge peuvent réciter leur rosaire et la Sainte Vierge les écoute avec bonté. C'est en apprenant à le réciter quand on est petit qu'on se prépare à le comprendre mieux et à savoir combien il est précieux, quand on devient grand. Tiens, répète après moi, tu vas voir comme c'est facile.

La fillette prend le rosaire et écoute, attentive, la prière qu'elle redit après sa grand'maman. Bientôt les phrases se gravent dans son cerveau et elle répond toute seule aux avé.

Dans la grande salle silencieuse, la voix chevrotante et la voix cristalline se mêlent en un murmure harmonieux qui va charmer les oreilles de la Sainte Vierge dans le ciel. La divine Mère ouvre ses mains remplies de grâces et les répand sur les têtes de l'aïeule et de l'enfant.

J.-M. NERIS

Frère Âne et...

POUR grandir, vous développer, vous fortifier, tous les jours, il vous faut absorber une certaine quantité d'aliments et faire les exercices physiques qui conviennent à vos forces et à votre taille.

Voilà pour votre corps, ou mieux, comme dirait saint François d'Assise, cet incomparable poète, voilà pour Frère Ane. Mais allez-vous prendre soin de Frère Ane, mes petits amis, sans vous occuper de Frère Ange, c'est-à-dire de votre âme, de votre intelligence?

Voulez-vous devenir des beaux ânes au poil bien luisant, mais aux yeux vides d'intelligence? Non, j'en suis certain, vos aspirations s'élèvent plus haut, mais alors soyez conséquents avec vous-mêmes, prenez bien soin de Frère Ange, procurez-lui tous les jours ce dont il a besoin pour se développer et se former.

L'intelligence, comme le corps, se nourrit et je dirais même qu'il est beaucoup plus facile de nourrir Frère Ange que Frère Ane. Celui-ci, en effet, trouve sa pâture dans les livres, et ces livres conservent longtemps une nourriture saine, fraîche et variée.

Pourquoi alors ne pas en profiter? Ne tondez pas dans ce pré seulement la largeur de votre langue, comme l'âne du bonhomme La Fontaine, non, allez-y généreusement, ne craignez rien, pourvu toutefois que vous tondiez dans un pré mis à votre usage par vos parents ou vos professeurs.

Il faut lire, et il faut lire beaucoup pour que chez vous Frère Ange conduise toujours Frère Ane et ne se fasse pas conduire par lui, mais il faut aussi lire d'une façon intelligente et des livres qui vous feront du bien.

Lire, c'est d'abord conserver ce que vous avez déjà appris à l'école, c'est aussi augmenter la somme des connaissances acquises par l'étude et surtout, c'est le complément indispensable de vos années scolaires. Lire, c'est se cultiver. A ce point de vue, n'ayez crainte, vous ne lirez jamais trop.

L'OISEAU BLEU

Amusons-nous

Peuh! tu souffres des dents, si c'étaient les miennes il y a longtemps que je les aurais fait arracher.

— Moi aussi... si c'étaient les tiennes!

* * *

Au cours d'histoire sainte, la maîtresse demande à une élève:

— Voyons, mademoiselle Jeanne, que firent les Hébreux à leur sortie de la mer Rouge?

— Ils se séchèrent.

* * *

Une dame, plus riche que belle, venait de faire faire son portrait et le regardait sans beaucoup de complaisance.

— Eh bien! madame, êtes-vous satisfaite? lui demande l'artiste.

— Oui et non. A vrai dire, je n'aime pas ce nez-là.

— Moi non plus, madame; mais c'est le vôtre.



Jeannot Lapin aime deux sortes de chasseurs: les timides et les distraits.



No 80

Octobre 1939

AFFILIÉS À LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE ET RECONNUS D'UTILITÉ
PUBLIQUE PAR LE GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC



Au jardin botanique

Bienvenue aux écoliers

Les cours et conférences d'histoire naturelle, organisés par le Service éducationnel du Jardin Botanique de Montréal, ont commencé avec l'ouverture des classes. On a partagé les élèves en trois sections: a) âge préscolaire ou enfants de 4 à 7 ans; b) âge des élèves des Jardins de l'Enfance, c'est-à-dire de 7 à 12 ans; c) âge au-dessus de 12 ans.

M. Marcel Racine, secondé par M. Raymond Goudreault et par Mlle Côtette Marcoux, tous trois du personnel de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal et anciens élèves de l'Institut Botanique, s'occupent particulièrement des élèves de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. Dès maintenant ils font visiter les jardins aux écoliers et leur donneront un peu plus tard une série de conférences illustrées de projections lumineuses. Les visites ont lieu tous les jours, l'avant-midi de 10 h. à 11 h. 30, et l'après-midi, de 2 h. à 4 h.

Les élèves des Jardins de l'Enfance pourront en certains cas se joindre aux élèves de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. La directrice des Jardins de l'Enfance devra s'entendre avec Mlle Marcelle Gauvreau (Cl. 7721) au cas où les élèves devraient assister aux cours d'histoire naturelle tous les quinze jours, toutes les trois semaines, ou une fois par mois. Ces cours pourront avoir lieu le jeudi, jour de congé des Jardins de l'Enfance, ou un autre jour.

Des cours aux tout petits

Les cours qui s'adressent aux tout petits sont la continuation de l'Ecole de l'Eveil, dirigée par Mlle Marcelle Gauvreau, et maintenant affiliée au Jardin Botanique. Les cours de l'Eveil ne comportent rien de livresque, et il n'est nullement question d'initier les enfants à la lecture et à l'écriture. Ils portent principalement sur la botanique, mais des leçons de zoologie et de géologie très élémentaires (explication de phénomènes naturels tels que la pluie, la neige, etc.) se donneront simultanément avec la botanique. Les cours durent une heure, avec démonstration dans le jardin au printemps, à l'été et à l'automne, et dans les serres au cours de l'hiver particulièrement. De plus, ils sont illustrés de projections lumineuses et adaptés à l'âge des enfants.

Comme son nom l'indique, l'Ecole de l'Eveil a pour but d'éveiller l'esprit d'observation, d'enrichir l'intelligence enfantine de notions simples, mais exactes, sur les sciences naturelles, de faire aimer la nature, d'occuper les enfants en les instruisant de façon amusante. Durant la belle saison, les élèves, sous la conduite de leur professeur, feront des excursions dans la campagne environnante. Ils confectionneront des herbiers et monteront de petites collections d'insectes et de minéraux. Au cours de l'été, les enfants pourront cultiver un jardinet comme le

font actuellement certains écoliers sous la direction de M. Marcel Racine.

Le premier cours de l'Éveil a eu lieu le mercredi 13 septembre.

L'École de l'Éveil dans le Jardin

Jusque vers la fin d'octobre, on fera la classe en plein air dans le jardin économique. Voici la liste des cours préparés à l'adresse des tout petits.

1. Les feuilles utiles. (Laitue, chou, épinards, tabac, etc.)
2. La famille de la citrouille et celle de la tomate.
3. Les plantes curieuses.
4. La Chine et ses produits. (Riz, sorgho, thé, bambou, etc.)
5. "Petits cochons" ou "petits moutons"?
6. Nos légumes familiers.
7. La vie des Indiens.
8. Le céleri et ses alliés. (Asperge, rhubarbe, artichaut, bette à carde, etc.)

9. L'art d'assaisonner.
10. Les parents du pois de senteur. (Légumineuses).
11. Les céréales de votre déjeuner.
12. La nourriture favorite des animaux de la ferme. (Plantes fourragères).
13. Les plantes parfumées (ou plantes aromatiques).
14. Pour aimer l'huile de castor. (Plantes oléagineuses).
15. Avec quoi tisser.
16. Vous pouvez teindre.

Le prix de l'inscription aux cours de l'Éveil est de cinquante sous par session, c'est-à-dire de septembre à décembre inclusivement, puis de janvier à Pâques, et d'avril à septembre. Pour tous renseignements on est prié de communiquer avec Mlle Marcelle Gauvreau (CL. 7721). La direction d'autres écoles préscolaires de Montréal pourra s'entendre à volonté avec la directrice de l'Éveil.

La pomme expliquée à ma petite soeur

MA chère petite soeur tu as dû remarquer ces jours-ci, lorsque nous nous promenions en auto avec papa et maman, comme les pommiers sont beaux et chargés de fruits. Alors veux-tu que je te raconte l'histoire d'un petit pommier reconnaissant?

Il y a des hommes qui possèdent d'immenses vergers, et s'occupent de vendre des pommes, et même des pommiers. Or tous les automnes, ces hommes recueillent des pépins dans des boîtes pleines de sable; au printemps suivant, ils les déposent dans des terrains préparés, qu'ils recouvrent ensuite de cadres: ce sont des semis. C'est dans un de ces semis que se développa un beau printemps le pépin qui devint l'arbre reconnaissant.

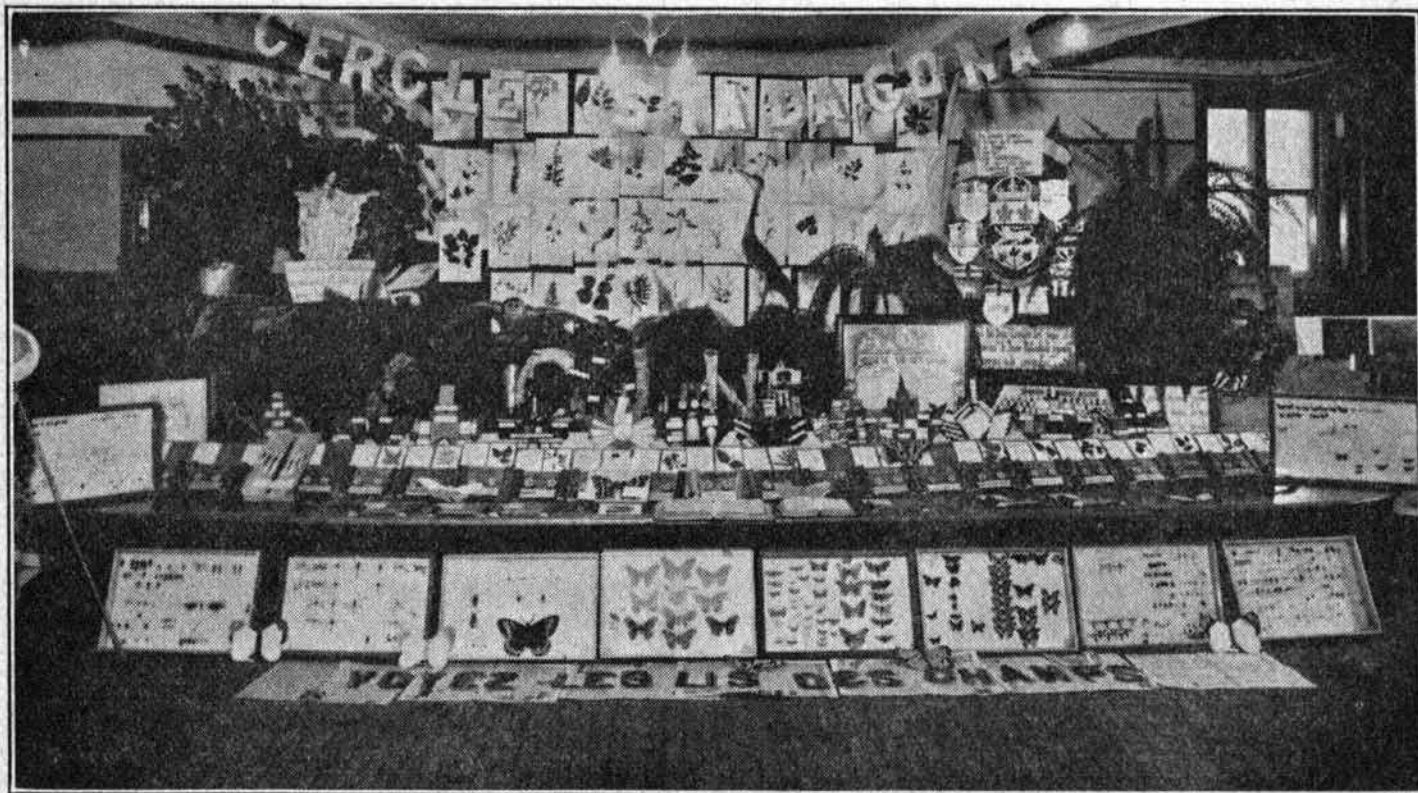
D'abord une petite tête apparut à l'intérieur, qui grandit bientôt et devint la plantule. Pendant ce temps, mais en sens contraire, c'est-à-dire vers le bas, les racines se développèrent et fixèrent le petit arbre dans le sol. La tige continua de s'allonger, se durcit, se ramifia et bientôt il y eut des feuilles sur ses petites branches. Pendant deux ans, notre pommier fut entouré de bons soins, et prit de la sorte fort belle apparence.

Mais au début du troisième printemps, un grand changement s'opéra dans sa vie. Voilà qu'un beau matin il est arraché de son tronc; puis on lui enveloppe les pieds dans des linges humides et on le place en arrière d'une auto.

Imagine la douleur du pauvre pommier: il était séparé de ses petits frères et emporté à toute vitesse, dans une direction inconnue. Sans compter qu'il commençait à avoir soif, car il faisait chaud dans cette machine, et puis cette obscurité... c'était fatigant! Enfin, le malheureux n'était pas loin du désespoir, quand l'auto s'arrêta. Aussitôt, le voyageur est descendu et transporté près d'un petit jardin. Là, un vieux monsieur avec un grand chapeau de paille lui donne à boire, puis il creuse un trou, non loin d'une belle ruche d'abeilles, et le plante bien droit.

Le lendemain, quelle joie! Il apprend qu'il est donné en récompense à un petit garçon très sage. La rencontre eut lieu le jour même. Jacques... c'est le nom du petit gars... arriva dans le jardin en sautant. Il passa sa petite main sur l'écorce déjà rude du jeune pommier, comme pour lui faire une caresse. Il n'en fallait pas plus pour conquérir l'amitié du nouvel arrivé. Aussi l'arbre et l'enfant devinrent-ils les meilleurs amis du monde.

Pour faire plaisir à son nouvel ami, le pommier se dit: "Je vais lui donner de beaux fruits." Il se dépêcha de développer ses bourgeons, puis il les fit éclater pour laisser les fleurs s'épanouir. Oh! ces petites fleurs, comme elles sont importantes... et jolies avec ça. D'abord, elles se tiennent toujours en groupe,



L'EXPOSITION DU CERCLE STADACONA-LAIRET, DE L'ÉCOLE STADACONA DE QUÉBEC, DIRIGÉE PAR LES FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR

La Société canadienne d'Histoire naturelle offre ses félicitations aux vaillants Jeunes Naturalistes.

toutes à la même hauteur sur la tige, peut-être pour pouvoir se parler plus facilement.

As-tu vu ces petites fleurs dont les pétales sont blancs, teintés de rose? As-tu remarqué ces petits filets, terminés par des sacs remplis de milliers de petits grains, le pollen? Juste au centre de la fleur, il y a d'autres filaments un peu plus gros que les autres, et dont l'extrémité porte un petit renflement un peu collant; ce sont les pistils avec leurs stigmates. Enfin, à la base des pistils, il y a une espèce de boîte à plusieurs compartiments contenant chacune un petit sac: c'est l'ovaire avec les ovules. Pour avoir un fruit, il faut que les grains de pollen touchent le stigmate. Ils sont aidés par les insectes, et par le vent. Aussi, tu penses bien que le petit pommier, qui voulait à tout prix

produire pour son petit ami, accepta avec joie les abeilles et les beaux papillons qui vinrent le visiter. Il fit même bon accueil au vent qui vint bientôt le dégarnir de ses fleurs. En une nuit, le sol fut blanc de pétales, mais il restait quelque chose sur l'arbre: une toute petite boule, l'ovaire, qui se mit à grossir. Bientôt, une petite pomme verte apparut, et lorsque Jacquot revint de chez son grand-père où il avait passé l'été, il trouva de magnifiques pommes dans son arbre.

N'est-elle pas jolie, mon histoire?

Ginette PARADIS

*Couvent de Jésus-Marie,
Sillery, près Québec.*

L'espoir de la moisson est dans la semence

*"Pour les moissons de l'âge mûr,
Il faut de bonnes semences en mai.
Prépare un septembre de vie,
Jeunesse, par ton effort de printemps".
(Action paroissiale, septembre 1937).*

SEPTEMBRE! Livres, cahiers, étude flot- tent dans l'air. A la campagne le cultivateur s'enorgueillit de sa moisson. Et en ville aussi... mais oui, ne vous rappelez-vous pas les quelques "Guides" qui s'inscrivaient, pleines d'espoir, au Jardin Botanique pour faire oeuvre

de "jardinières". Celles qui fidèlement ont suivi les cours, chaque jeudi, voient maintenant le succès couronner leurs efforts.

Spes messis in semine, l'espoir de la moisson est dans la semence. Elles semblaient en douter devant ce sol rude, se demandant ce qui pourrait bien en sortir. Sérieusement elles s'y sont mises, comme de dignes descendantes de cultivateurs; elles n'ont pas craint de se salir, et quand ça n'allait pas avec la bêche ou la gratte elles y allaient de leurs mains. Sous ces doigts fémi-



André Préfontaine, fils de M. et Mme Alphonse Préfontaine, d'Outremont. Ce tout petit naturaliste, élève de l'École de l'Eveil, tient en sa main sa petite presse botanique. Il observe un Agave, de la famille des Lis, au cours d'un voyage qu'il fit en Floride avec ses parents. Cette plante, communément appelée "centenaire", ne fleurit pas au bout de cent ans, comme on le pense. La vérité est qu'elle ne fleurit qu'une fois, après quoi elle meurt.

nins les jardinets ont pris des formes artistiques. Bientôt, dans cette terre souple, la semence s'est enfouie en des sillons bien droits. Chaque semaine nous revenions avec anxiété voir si une minuscule feuille verte ne s'était pas risquée au soleil, chaque semaine aussi c'était une nouvelle joie de constater les progrès. Avec soin, presque avec amour, nous entretenions nos chères plantes. Tous nos jeudis après-midi nous trouvaient penchées vers elles, remuant de nouveau le sol pour y laisser pénétrer l'air vivifiant, arrachant les mauvaises herbes qui entravaient leur croissance. Après ce labeur, nous les arrosions délicatement pour ne pas les blesser, prenant plaisir à admirer les gouttelettes d'eau qui brillaient au soleil.

Ce travail pratique terminé, nous enrichissions encore nos connaissances au cours de botanique. Qui d'entre vous connaissait les secrets du binage, d'un semis, du piquetage, de l'empotage, du repotage? Sous la conduite d'un guide expert, nous nous familiarisions avec les plantes et les fleurs aux noms baroques, tant aux serres qu'au jardin économique et au terrain des fleurs annuelles. Et celles qui préparaient leur première classe connaissaient maintenant tout le travail d'un herbier.

Maintenant septembre, le temps de la récolte. Oh! elle n'est pas abondante, mais on éprouve tout de même une légitime satisfaction et même de l'orgueil. Avec quel plaisir on étale les radis, la salade, les carottes, etc., et même les fleurs de "mon" jardin.

Les plus beaux jardinets se voient décorés d'une planchette sur laquelle est écrit en lettres

argentées le mot "Honneur". Quelle fierté quand nos visiteurs le remarquent.

Nos vacances se sont passées ainsi, les plus belles peut-être et les plus fructueuses. En nous délassant au beau soleil qui chauffait dur quelquefois, nous avons récolté toute une moisson de légumes, de fleurs et... de connaissances. Nous avons fait confiance à la terre, elle ne nous a pas déçus et nous a rendu cent pour un.

La grande leçon qu'elle renferme aussi! Septembre, c'est le temps de la semence pour les écolières; petites soeurs, remuons notre intelligence, "piochons" nos études et juin verra... quelle belle moisson.

La jeunesse, c'est le printemps de la vie; le printemps, c'est la saison des semailles. Nous sommes jeunes et gaies, nous sommes enthousiastes, nous possédons le bonheur d'être "Guides", semons notre jeunesse et notre enthousiasme, semons des sourires, semons notre dévouement et nous récolterons la joie de vivre, la paix de l'âme... la récolte qui vient du Grand Chef et qui récompense pleinement.

Petites soeurs, vous voyez quelles connaissances, quelles richesses renferme le Jardin Botanique... et celles qu'il cache sans le savoir. Vous nous enviez? Procurez-vous la même joie et l'année prochaine venez nous rejoindre. Mais il faudra être travaillantes, courageuses, persévérantes... Quelle "Guide" ne l'est pas!

"J. Etais"

Lucile Dupont, 25e Cie, Montréal.

Amusons-nous

- Rue de Rivoli.
- Quel numéro?
- Ah! le numéro... Je ne le sais ma foi plus. Mais vous le verrez bien: il est au-dessus de la porte.

PHOTOS
COMMERCIALES
DESSINS
CLICHES
JOUR ET NUIT
BEIair 3984

LA PHOTOGRAVURE
NATIONALE
LIMITÉE
282 ouest, rue Ontario, près Bleury - Montréal

Notre unique patrie

AVEZ-VOUS bien saisi, mes jeunes amis, toute l'importance des journées historiques que nous venons de vivre? Depuis longtemps déjà, le nuage menaçant de la guerre jetait son ombre sinistre sur l'Europe. Comme un éclair blafard dans la nuit nous arriva, le 1er septembre, la nouvelle que l'Allemagne avait commencé l'invasion de la Pologne.

Le dimanche 3 septembre, l'Angleterre, puis peu après, la France, pour respecter le traité qui les lie à la Pologne, déclaraient la guerre à l'Allemagne.

Le jeudi 7 septembre s'ouvrait à Ottawa la session d'urgence du Parlement canadien, et le discours du trône fut lu. Le lendemain, un soupir de soulagement s'exhala de milliers de poitrines canadiennes-françaises, et chez vous, mes petits amis, dans vos foyers, on a dû se réjouir en apprenant qu'il n'y aura pas de conscription au Canada.

Cette joie, cependant, de savoir que vos grands frères ne seront pas entraînés de force immédiatement à la guerre est bien assombrie par le fait que le Canada est tout de même en état de guerre et si cette guerre se prolonge, le spectre de la conscription, malgré toutes les promesses faites, ne se lèvera-t-il pas fatalement? Et combien de millions, de milliards de dollars même, va nous coûter cette guerre où, après tout, nous n'avons aucun intérêt?

Vous vous êtes peut-être demandé, mes jeunes amis, pourquoi il y a tant eu d'assemblées tenues dans la province de Québec, pour protester contre la participation du Canada aux guerres extérieures et surtout pour qu'on n'impose pas la conscription au pays. Serait-ce que nous avons peur de la guerre? Aurions-nous perdu ces belles qualités de vaillance et d'héroïsme que possédaient, à un si haut degré, nos glorieux ancêtres? Non, au contraire, ces assemblées de protestation prouvent bien que nous savons, avec la vigueur et l'énergie de nos pères, réclamer nos droits, et affirmer notre allégeance au Canada, pays autonome et souverain, seul maître de sa politique, depuis la signature du Statut de Westminster, le 11 décembre 1931.

Malheureusement, beaucoup d'Anglo-canadiens, et même de Canadiens français ne semblent pas se douter que le Canada n'est plus une colonie, ni même un Dominion, mais un pays libre et indépendant, faisant partie de la Société des nations britanniques parce qu'il le veut bien.

Nos concitoyens de langue anglaise, qui souvent viennent d'arriver au pays, qui ont laissé en Angleterre un père et une mère, des frères et des soeurs, ne peuvent pas se rendre compte de notre attitude à nous, Canadiens français, dont les ancêtres sont venus en Amérique, il y a deux cents ans et plus, qui habitons le Canada depuis huit ou dix générations et qui n'avons plus aucun lien de parenté nous rattachant à la France ou à l'Angleterre.

Le Canada seul est notre patrie: nous n'en avons pas d'autre. Autant nous répondrions avec enthousiasme à l'appel aux armes pour défendre notre pays contre l'envahisseur, autant il nous répugne de prendre ces mêmes armes pour aller faire la guerre en Europe ou ailleurs, où nous n'avons rien à gagner et tout à perdre. La guerre de 1914 à 1918 nous l'a prouvé.

Nous, Canadiens français, comprenons que seul le sol du Canada est bien nôtre, ce sol que nos ancêtres ont conquis pouce par pouce sur les sauvages et sur la forêt, sol qu'ils ont arrosé de leur travail ardu et constant, sol béni où dorment tous nos ancêtres!

Sans doute, nous devons, ou mieux nous devons une dette de reconnaissance à la France, qui a envoyé sur les rives du Saint-Laurent dix mille colons, dont nous sommes les fiers descendants, mais ne l'avons-nous pas généreusement payé de retour en lui envoyant, de 1914 à 1918, pour l'aider à se défendre contre l'envahisseur, soixante mille Canadiens français, six fois plus de soldats que nous avions reçu d'elle de colons!

Nous, Canadiens français, comprenons bien qu'en effet, nous ne devons le tribut du sang ni à la France, ni à l'Angleterre, mais seulement au Canada, notre patrie, pays autonome et souverain, libre et indépendant, et nous forcer de verser notre sang pour d'autres pays que le nôtre, c'est vraiment nous imposer une odieuse oppression. Espérons que la triste expérience de 1917 ne se répétera pas.

Quant à vous, mes petits amis, continuez de travailler consciencieusement, surtout étudiez bien votre histoire du Canada pour que l'amour de notre patrie se grave profondément dans vos coeurs, imprègne toute votre vie. Demandez aussi à Dieu de nous donner la paix, de donner la paix à toutes ces nations qui ont commencé de s'entre-tuer. Puisse Dieu écouter vos prières, rétablir la concorde dans le monde et hâter l'arrivée du jour où le Canada ne se verra plus entraîner dans des guerres meurtrières et ruineuses qui ne le concernent aucunement.

François CRUSSON

Les nôtres sur la scène universelle

EN parcourant les journaux, je me plais souvent à me représenter notre planète comme une immense scène, un théâtre à ciel ouvert où les peuples jouent leur rôle et font valoir leurs talents et leurs gloires.

Le Canada, notre patrie bien-aimée, y figure avec avantage, vous le devinez bien. Nos compatriotes y paraissent relativement nombreux et, pourrait-on dire, s'y illustrent dans tous les genres.

C'est ce que la chronique que j'inaugure ici (et que les faits se chargeront d'alimenter chaque mois) se promet de vous démontrer clairement et fièrement.

Son Eminence le cardinal Villeneuve, O.M.I.

Ainsi, tandis qu'avec raison vous jouissiez insoucieusement de vos vacances, vos grands frères et soeurs de la famille qu'on appelle la race, travaillaient sans relâche et menaient leur besogne respective avec ardeur et parfois avec éclat. En tout premier lieu, comment passer sous silence la mission glorieuse, la merveilleuse ambassade de notre vénéré cardinal, Mgr Villeneuve, O.M.I., archevêque de Québec? Nommé représentant du Souverain Pontife à la dédicace de la basilique de Sainte-Jeanne-d'Arc, à Domrémy, en France, le digne et souriant prélat y remplit sa mission avec tant de tact et un tel succès que le Pape daigna le qualifier de "légal idéal". (Vos professeurs vous expliqueront ce terme si vous ne le comprenez pas bien). Il parcourut aussi une bonne partie de la France, notre mère-patrie, recevant partout les hommages qu'on réserve aux ambassadeurs de choix et aux princes. C'est ainsi que, plusieurs semaines durant, notre vénéré chef a rempli les journaux de son nom et, par voie de conséquence, de celui de sa patrie, dont il est fier — il ne s'en cache pas.

Alfred Pelland

En France encore, le jeune peintre canadien-français Alfred Pelland, 32 ans, voit son talent reconnu. Plusieurs de ses toiles sont portées aux honneurs et acquises par des musées célèbres, tels que le Jeu de Paume, de Paris, et le musée de Grenoble.

Pères Blancs, Missionnaires d'Afrique

Passons en Afrique, si vous le voulez bien, par l'Algérie d'abord. Dans la capitale de ce pays, la maison-mère des Pères Blancs attend l'arrivée de 22 membres canadiens de la société qui firent leurs adieux au pays natal au cours du mois d'août. Vous avez bien remarqué, 22? Oui, 22, d'un seul départ et d'une seule communauté. Le Canada français se place aux

tout premiers rangs de l'armée missionnaire dans le monde depuis déjà plusieurs années. Tous les mois, des contingents partent de chez nous pour les contrées d'évangélisation les plus diverses.

Son Excellence Mgr Bonhomme, O.M.I.

Continuons notre randonnée par le sud du continent noir. En arrivant au Basutoland, nous entendrons peut-être encore parler du décès du roi Nathanaël Larotholi, dont les obsèques furent présidées par l'évêque du pays, Son Excellence Mgr Joseph Bonhomme, O.M.I., ancien curé d'une paroisse de Hull, P. Q. En passant notons que les Oblats de Marie-Immaculée comptent là près de 100 religieux canadiens et sont aidés dans leur ministère par des Frères du Sacré-Coeur et plus de 100 religieuses de 5 congrégations différentes. Tenez! je ne résiste pas au désir de vous les nommer, certain que plusieurs d'entre vous y reconnaîtront la communauté qui dirige leur école: Soeurs Grises de la Croix (Ottawa), Soeurs des Saints Noms de Jésus et Marie (Outremont), Soeurs du Bon Pasteur (Québec), Filles de la Charité du Sacré-Coeur (Sherbrooke), et Soeurs de Saint-Joseph (Saint-Hyacinthe). Et c'est ainsi dans tous les pays de missions, vous verrez, j'aurai l'occasion d'y revenir.

RR. PP. Joseph Courchesne et Rosaire Renaud

Voulez-vous me suivre en Chine maintenant? Nous y rencontrerons les RR. PP. Joseph Courchesne et Rosaire Renaud, S.J., qui ont été retenus prisonniers à Sou-Tchéou, par les Japonais, pendant quelques jours, sous l'accusation ridicule d'espionnage au bénéfice des Chinois. Une autre fois, ce seront des Chinois qui accuseront nos missionnaires de faire le jeu des envahisseurs. Mais les nôtres continueront à se dévouer corps et âme sans se soucier de ces vexations suscitées par l'Esprit du Mal, preuve tangible que leur apostolat porte des fruits.

R. P. Léo Lamy, P.M.E.

Revenons en terre d'Amérique par l'océan Pacifique. (Nous aurons ainsi fait le tour du monde en bien moins de temps que les héros de Jules Verne, dans "Le tour du monde en 80 jours", et même que les briseurs de records modernes de l'aviation, n'est-ce pas?) En faisant escale aux Philippines, allons saluer le R. P. Léo Lamy, P.M.E., qui vient d'être nommé curé de Mati, un village de cet archipel. Nous avons de nos prêtres curés un peu partout à travers le monde. (Louisiane, Haïti, France même, Afrique, Indes, Chine et Japon), voici que nous en aurons aux Philippines et... qui sait où

encore? Je vous le disais bien, nos missionnaires sont en train d'envahir le monde, pour le conquérir au Christ, Roi de l'univers.

M. J.-C. Desautels

Nous voilà au pays de l'Oncle Sam. A San Francisco, le 15 août dernier, à une réunion de l'*American Transit Association*, M. J.-C. Desautels, qui est ici au service de la Compagnie des Tramways de Montréal, se voyait attribuer la présidence du comité des réclamations de ladite association. Ce n'est sûrement pas sa qualité de français qui lui a valu cette mise en lumière en un tel milieu mais bien sa compétence, soyez-en certains. Autre preuve que les nôtres se font jour partout et dans tous les domaines.

Evêques colonisateurs

Enfin, rentrés au pays, nous apprendrons que Son Excellence Mgr Aldée Desmarais, ci-devant auxiliaire de Saint-Hyacinthe, devient évêque du nouveau diocèse d'Amos, en Abitibi; puis que Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau vient d'être sacré évêque de Hearst, Ontario. Voilà deux prélats qui vont continuer la belle lignée des Provencher, des Taché, des Latulipe, des Hallé et autres évêques-colonisateurs de chez nous.

Et nous terminerons notre voyage en esprit en nous disant: "N'est-ce pas qu'il se trouve des Canadiens français partout, comme on entend dire souvent mais sans trop le croire?" Et ce sont des gens qui nous font honneur. Lequel, parmi ces aînés, va vous servir de modèle? lequel vous attire sur ses traces? Songez que vous allez grandir et prendre de l'âge; il vous faudra continuer les oeuvres entreprises par les anciens. Il faudra vous distinguer dans la vie, vous aussi. Eh! bien, de quelle façon le ferez-vous? dans quelle voie, dans quel genre de rôle? Il est bon d'y penser de bonne heure, vous savez...

Antoni JOLY

Le coin des rieurs

— Que fais-tu là, mon petit?

— Je prends des grenouilles, Monsieur.

— Combien en as-tu déjà?

— Quand j'aurai celle que je guette et puis encore une, j'en aurai deux.

* * *

Le professeur. — Elève Durand, avec quoi sentez-vous?

Durand. — Avec mon nez, monsieur.

— Bien. Maintenant, dites-moi avec quoi goûtez-vous?

— Heu!... Avec du pain et du chocolat, monsieur!...

* * *

Maman revient d'un grand voyage et elle a pris un long, long moment son bon petit Pierre (4 ans) sur ses genoux:

— Allons, va jouer maintenant, mon chéri, lui dit-elle.

Mais Pierre proteste:

— Mais, maman, tu sais... le plaisir de te revoir n'est pas encore fini.

* * *

L'académicien Arnault, éclaboussé à fond par un cabriolet, se met à invectiver le conducteur du véhicule en se servant de mots qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire.

— Vous m'insultez, monsieur, s'écria l'inconnu en arrêtant son cheval, et vous m'en rendrez raison. Voici mon adresse.

— Votre adresse! Parbleu! vous feriez mieux de la garder pour conduire, lui répliqua l'académicien.

Et il s'en fut, ravi de son bon mot.



**Achète BIEN qui
achète chez DUPUIS**

le plus grand magasin canadien-français

Dupuis Frères
LIMITÉE

865, rue Sainte-Catherine Est — PLateau 5151

La naissance d'une demoiselle

J'ETAIS sur la véranda, quand Louis, dont les yeux ressemblent à deux groseilles vertes, s'en est venu coller son nez à la porte du moustiquaire :

— Venez vite, dépêchez-vous, venez voir quelque chose d'intéressant.

Je cours à la grève.

Debout, près de la corniche de ciment du quai, attentifs comme des internes à la clinique, Alice, Pierre et Nina sont penchés sur une petite chose vivante, qui tente de briser son enveloppe et lutte pour son existence.

Nicole est là, trépidante, ses nattes noires serrées dans un ruban rouge. Grimpée sur la corniche, consciente de la gravité du moment, elle ne bouge pas.

Nous assistons au mystère de la naissance d'une libellule.

La veille, Alice m'avait signalé huit carapaces grises agrippées au toit et aux poutres du kiosque, carapaces desséchées. S'agissait-il d'araignées ou de sauterelles péries de froid durant l'hiver? — Non, puisqu'on avait récemment recouvert et latté de frais le kiosque. Et puis, le dos échancre apportait à nos conjectures un argument nouveau.

Nous n'avions pas songé à la saison des métamorphoses. Voilà que Pierre, qui nageait vers la grève, aperçoit sur le sable une nymphe de libellule en voie de transformation.

Il explique aux petits que l'insecte a percé le dos de la nymphe, comme le poussin brise la coquille de l'oeuf, pour voir le jour.

Une petite chose d'un vert électrique, une petite chose qui ressemble à une minuscule sauterelle repliée, cherche sa voie par l'ouverture du dos de la nymphe.

Du bout de l'ongle, Pierre l'aide à sortir et voilà la larve délivrée de son enveloppe, qui se traîne péniblement sur le ciment rugueux.

— Ne touchez pas, admoneste Pierre, c'est un bébé très faible. Voyez comme il a de la peine à se mettre d'aplomb. On dirait qu'il tremble. Il lui faudra quelque temps au soleil avant de compléter sa transformation.

Peu à peu, en effet, s'allonge sa queue en se redressant. Le petit baluchon, sur son dos, a pris, sous l'effet du soleil, une teinte de mica, puis les quatre ailes deviennent diaphanes, se dilatent et s'ouvrent.

La libellule se détend. D'un coup de ses petites pattes, comme le chaton qui fait toilette, elle fait le tour de son museau.

Louis a étendu sous lui sa serviette de bain et penché à genoux près de l'insecte nouveau-né,

il retient son souffle, pendant que Nicole, le doigt sur la bouche, nous initie au secret d'un grand mystère.

— Tu fais de l'ombre, chère, avec ta tête penchée, et le bébé libellule a grand besoin de soleil.

C'est la maman de Pierre qui tente de raconter :

— La libellule dépose ses oeufs au fond de l'eau.

— Elle les laisse plutôt tomber en volant, poursuit Pierre, comme l'avion qui lance des bombes, tu comprends?

— L'oeuf devient larve, un petit ver, auquel il pousse bientôt des pattes et des ailes embryonnaires, le tout recouvert d'une enveloppe, c'est la nymphe. Elle se nourrit d'oeufs de maringouins ou d'autres insectes.

Devenue adulte, la nymphe remonte à la surface de l'eau et là, au soleil ou sous un abri provisoire, s'opère la métamorphose finale.

Tante Angèle et Jeanne, appuyées à la balustrade de la terrasse, ont suivi des yeux la naissance miraculeuse de la demoiselle.

Il a suffi d'un quart d'heure. Timide encore, la libellule essaya ses ailes, se posa d'abord sur le mur de ciment, puis sur la vigne sauvage qui enguirlande la clôture rustique. Elle s'y affala, le ventre au soleil, s'y attacha un moment; puis se remettant d'aplomb, comme l'athlète sur son trapèze, elle butina dans les graines de la vigne et reprit son vol pour aller se balancer sur le sapin nain, à quelques pas de là.

Louis, dans son langage, a raconté à Hélène la métamorphose de la libellule, tandis que Jacqueline, qui s'est attardée dans l'eau, gémit de n'avoir rien vu.

La libellule voltige en plein ciel. Soeur du papillon, elle vient ajouter au pageant aérien son geste triomphant. La fête des insectes eût été terne sans la libellule grisée de lumière, qui nage dans l'azur.

Toute de fragilité, de translucidité, la libellule, ivre d'espace, ressemble à la pensée, qui soudain, s'arrête en plein vol, pour butiner rêves et beautés.

Marie-Rose TURCOT

Pensées

Tout homme de courage est homme de parole.

* * * Corneille

Aime si tu veux un seul ami, mais ne hais personne.

Poésie des feuilles



*Splendeur des bois de mon pays,
Vous toutes, les feuilles que j'aime
Et dont le Nord clôt le poème,
Lorsque sont mûrs les blonds maïs.*

*Combien nombreuses, les jours gris,
Dans les sentiers le vent vous sème,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Splendeur des bois de mon pays!*



Gracieuseté de l'Action paroissiale

*Vous n'êtes plus l'orgueil des chênes,
Des érables et des bouleaux
Qui chantèrent le long des eaux
Et dans le clair lointain des plaines.*

*Mon âme, ô feuilles, sent vos peines
Et suit vos deuils sur les coteaux,
Pleurant la grâce des bouleaux,
Et le hautain regret des chênes.*

(Les Horizons)

*Vous étiez la gloire de juin,
Le frais manteau des forêts vertes...
O feuilles qui tombez inertes
Comme un oiseau blessé soudain,*

*Vos tons de rouille et de tanin
Affligent les routes désertes
Manteau souillé des forêts vertes,
Feuilles mortes, gloire de juin!*

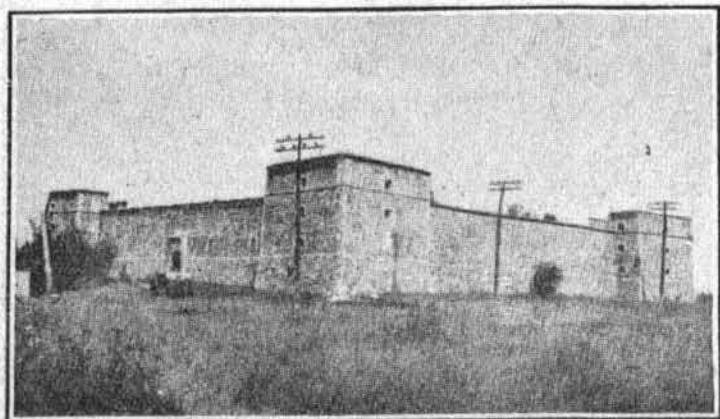
Albert FERLAND



JOIES SAINES...

PAR un après-midi ensoleillé de septembre, notre auto, d'une allure modérée, file vers Rougemont, le "pays des pommes". Qu'il fait bon quitter la ville enfumée et bruyante, alors que la nature est sur le point de se parer des tons chauds de l'automne. Déjà les feuilles, à maints endroits tournent au mordoré et la terre donne une végétation luxuriante. Nous admirons Chambly et son fort si bien posté sur les bords du Richelieu. Ce monument historique, dit aussi "fort Saint-Louis", aujourd'hui bien restauré, a été fondé par M. de Chambly, en 1665. Incendié en 1702, il fut reconstruit en 1711.

L'automobile traverse le Richelieu par un pont assez étroit et se dirige vers Marieville, autrefois appelée "Sainte-Marie de Monnoir", puis de là, vers Rougemont, terme de notre randonnée. Avant d'atteindre la villa de notre "tante-gâteau", nous poussons une pointe jusqu'à la chapelle des Cisterciens Réformés de



Le fort de Chambly, si bien posté sur les bords du Richelieu.

l'Immaculée-Conception, ordre religieux voué à la cause des âmes du purgatoire. L'hôtellerie est accueillante au pèlerin avide de repos et de solitude.

Peu de temps après, notre voiture nous véhicule par l'allée centrale du domaine de tante X. Le gravier crisse sous les pneus et la gent volatile, nerveusement, fuit devant l'engin moderne. Les chiens, les crocs bien en évidence, aboient. La villa "Rougemontoise" est sise sur le versant d'un coteau non loin du village. Elle est à demi cachée par quelques cordons d'arbres bien touffus. Sa toiture de tuiles rouges se prolonge de quelques pieds au delà de l'aplomb des murailles et forme sur les deux faces du logis une large galerie ouverte soutenue par des piliers autour desquels serpentent de vieux ceps de vigne. Villa champêtre ne boudant point le modernisme dans ce qu'il a de raisonnable. Elle est bien "vingtième siècle" tout en restant la gardienne fidèle des traditions. Aux multiples charmes d'un site ravissant, elle unit l'avantage d'être aimée du soleil et de jouir, plus tôt et plus longtemps que les autres, d'un printemps embaumé. Les roses y fleurissent à foison en gerbes et en bosquets. Là-bas, tout en arrière, se trouve l'immense pommeraie, cette pourvoyeuse de richesses, car les pommes de Rougemont ont renommée retentissante. C'est là que tante et plusieurs amies nous attendent. Quelle belle journée nous allons passer! Après quelques bonjours échangés, nous commençons la fameuse récolte des pommes. C'est la première fois que je partage un tel plaisir, moi, petite fille des grandes villes!

Nous nous mettons à l'oeuvre. Je ramasse tout d'abord — est-ce loi du moindre effort? — les fruits déjà tombés des arbres. Mes compagnes, le coeur en liesse et caquetant joyeusement, saisissent des gaules, espèces de bâtons faits pour secouer les branches des arbres, afin d'en faire rendre les fruits. C'est à qui en cueillerait le plus! Déjà, nombre de paniers sont remplis quand on vient nous chercher pour déguster une succulente collation. Est-ce possible que les heures se soient envolées si rapidement, mais, il faut bien le dire *in petto* malgré ce plaisir, la faim se fait sentir. Pour le goûter, nous croquons de ces belles pommes cueillies par nous, quelque temps auparavant. Oh! délices! Il y en a à rendre gourmandes celles qui, parmi nous, par hasard, ne possèdent pas le mignon défaut des gourmets: compotes, chaussons aux pommes, gelée couleur rubis, le tout arrosé de cidre mousseux que nous aurais-ent envié peut-être nos frères de Normandie.

Nous vivons une journée inoubliable. Ces joies naïves et franches, ces heures au grand air, cette cueillette de pommes faite en la douce société d'amies vraies, ces clairs éclats de rire, ces petits bonheurs qui ne laissent après eux aucun remords sont gâterie délicate du bon Dieu et constituent halte réconfortante sur le chemin parfois épineux de la vie!

Cousine FAUVETTE

Correspondance

Abeille de Marie — Croyez à l'amitié bien fidèle de Fauvette et de Soeur Jeanne. Votre santé s'est-elle vraiment améliorée? Quel poste vous a-t-on confié depuis votre retour de l'hôpital? Recevez mes respectueuses salutations. Je vous écrirai bientôt.

* * *

Future Ursuline — Il y a belle lurette que vous m'avez écrit... Il me ferait vraiment plaisir de recevoir de vos nouvelles. Amitiés.

* * *

Claude et Mimi — Notre plus affectueux bonjour à nos deux amis lutins, de la part de Maman Marthe et de Fauvette. Amitiés à maman et à papa.

Jeannine — Voeux de succès et surtout de profond bonheur auprès de la jeunesse que vous formez. Puissiez-vous, de plus, jouir d'une santé bien affermie. Amitiés.

* * *

Feu-Follet — Affectueux souvenir.

* * *

Guy — Merci de votre missive si pleine de détails intéressants concernant nos deux mois à la campagne. J'envie votre habileté à "monter" un herbier et, surtout, votre savoir en sciences naturelles.

* * *

Soeur Jeanne me prie de vous dire que les graphologies suivantes ont été expédiées par courrier postal: Lucile Pernaud, Alexandria, Ontario; Theresa C., Buffalo; Luc Gravel, Montréal; Jean-Baptiste D., La Malbaie; Guy Saint-Amable; Rober-le-drôle, les Trois-Rivières.

Soeur Jeanne se joint à Fauvette pour saluer ses nombreux correspondants.

C. F.

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Soeur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez dix lignes d'écriture, de composition *personnelle*, sur du papier *non réglé*, le tout, accompagné de la modique somme de *vingt-cinq sous* et d'une *enveloppe affranchie*.

Adressez:

SOEUR JEANNE

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent,

Montréal, P. Q.

EN REGARDANT BOXER

Deux marins assistent à un combat de boxe. Un des lutteurs, frappé d'un coup dur aux flancs, s'effondre, et l'un des marins de s'écrier aussitôt:

— Ce n'est pas à nous que pareille chose arriverait! Nous sommes bien trop habitués à la défense des côtes!

Gérard Lefebvre

est le plus grand importateur d'images et d'articles religieux à Montréal.

Demandez catalogues, prix-courant et échantillons.

4388, rue Saint-André

Montréal

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

SUR LA FERME

QUESTIONS. 1. Quel est ce genre de clôture? — C'est une clôture en fil de fer barbelé. Pendant la Grande Guerre, on en tendait des réseaux en avant des tranchées; dans ce dernier cas, on disait substantivement: les barbelés. *Barbelé* se dit aussi d'une arme dont le fer est garni de pointes: une flèche barbelée.

A) pieu; B) tendeur, raidisseur, grenouillet; C, E) fils barbelés; D) chevalet, ixé, tambour.

2. A quoi sert le *coupe-corne*? — A couper les cornes des vaches pour les empêcher de s'encorner entre elles ou de blesser ceux qui en prennent soin.

3. Comment se nomme le petit d'un cheval ou d'une jument? — Un *poulain*.

4. Qu'est-ce qu'une jument *suitée*? — C'est une jument accompagnée de son poulain. On dit aussi une vache *suitée*, une brebis *suitée*, pour indiquer que chacune est accompagnée de sa progéniture.

5. Quel nom porte ce genre de herse? — C'est une herse à ressort.

6. Quel est cet instrument? — C'est un *plan-toir*. Il sert à faire un trou dans le sol pour y planter des plantes.

7. Quel est cet accessoire de ferme? — C'est une *couveuse*; celle-ci est chauffée par une lampe à pétrole.

8. A quoi sert cette sorte de charrue? — C'est un *buttoir*; il sert à arracher les mauvaises herbes et à entourer les plantes de terre exhaussée, de manière à former une "butte". (A) mancherons. Par le buttage, on rehausse les plantes disposées en rangs régulièrement espacés.

Q. Qu'entend-on par rechausser une plante? — Mettre de la terre au pied pour bien en recouvrir les racines.

9. Quel est ce genre de semoir? — C'est une planteuse de maïs.

10. Quel est l'avantage du *cueilloir* ou *cueille-fruit*? — D'atteindre sans échelle les fruits haut-placés sur les branches et de les empêcher de se meurtrir en tombant sur le sol.

11. Quel est cet appareil? — C'est un petit moulin à farine de ferme.

Q. Que voit-on indiqué par la lettre A? — Une *trémie*.

12. Quel nom donne-t-on à cette sorte de herse? — C'est un *sarcloir*; on peut aussi lui donner les noms d'*extirpateur*, *scarificateur*, *cultivateur* ou *ritte*; c'est un genre de charrue qui ameublait la terre sans la retourner.

Q. Pourquoi les deux manettes ou leviers que l'on voit en avant des mancherons? — Il y a

un levier de terrage pour régler la pénétration des dents dans le sol et un levier d'expansion pour adapter la largeur du bâti à l'espace qu'il y a entre les sillons.

13. A quel usage est destinée cette scie cintrée? — C'est une scie d'élagueur. Fixée à un manche, elle permet de scier les branches élevées. Elaguer un arbre, c'est le dépouiller de ses branches inutiles.

14. Qu'est-ce qu'un *sécateur*? — C'est une sorte de gros ciseau pour tailler les rameaux des plantes. Ils sont formés de deux branches à la façon des ciseaux, mais une seule est tranchante, l'autre soutenant la branchette à couper.

15. Qu'entend-on par *entraves*? — Ce sont des liens fixés aux pieds d'un cheval ou d'un autre animal, soit pour l'empêcher de ruer, soit pour le soumettre à une opération chirurgicale, soit pour le maintenir dans un pâturage sans qu'il puisse franchir les clôtures.

16. Quel est le nom de ce récipient? — C'est un *sceau*, qu'il ne faut pas appeler chaudière. La chaudière est un récipient servant à faire chauffer, cuire ou bouillir quelque chose.

17. Qu'appelle-t-on une *fourragère*? — C'est une voiture destinée à transporter du fourrage.

18. Quel est cet outil tranchant? — C'est un *coupe-foin*, servant à entamer des tasseries ou des meules de foin massé.

19. Comment se nomme ce petit vase à goulot servant à mettre de l'huile? — Une *burette*.

20. A quoi sert ce sac? — C'est une *musette* ou *mangeoire* où l'on met l'avoine et que l'on suspend à la tête des chevaux pour leur servir de mangeoire ambulante.

21. Quel est le nom de cette sorte de gratte? — Un *paroir*.

22. Et le nom de celle-ci? — Une *binette* ou une *houe*.

23. Qu'est ce récipient? — Un *bidon à lait*.

24. Quel est cet ustensile? — Un *arrosoir*.

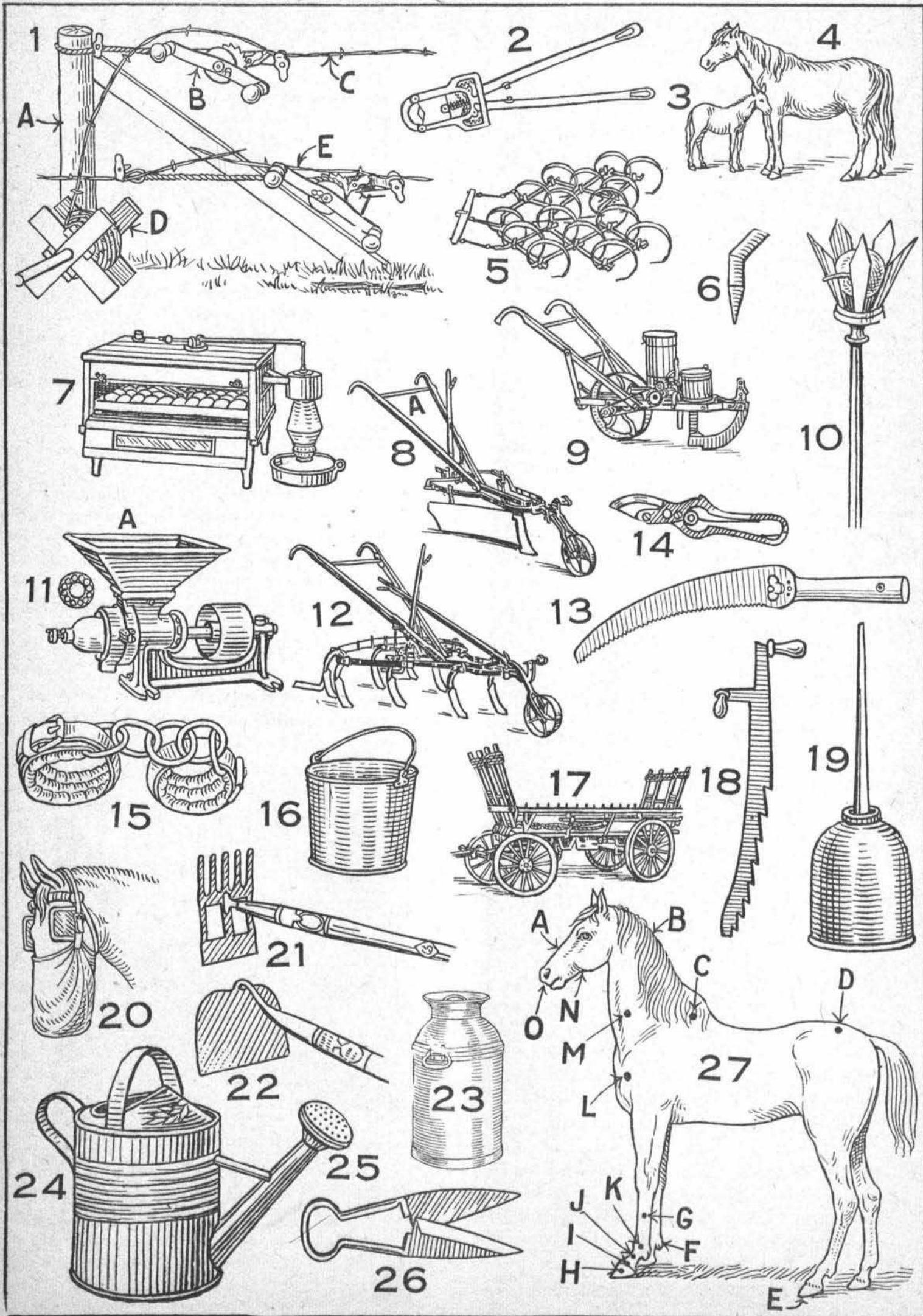
25. Quel est le nom de cette partie de l'arrosoir? — La *pomme*.

26. Quel est l'usage des *forces*? — Ces grands ciseaux servent à couper la laine, le drap, l'herbe, etc.

27. Nommez les parties du cheval. A) chanfrein; B) crinière; C) garrot; D) croupe; E) pince; F) fanon; G) canon; H) sabot; I) couronne; J) paturon; K) boulet; L) poitrail; M) encolure; N) auge (vide entre les deux branches du maxillaire; O) museau (comprenant les naseaux, les lèvres, les incisives, etc.).

L'abbé Etienne BLANCHARD

SUR LA FERME

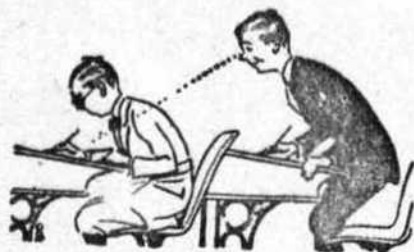


Les uns... et les autres

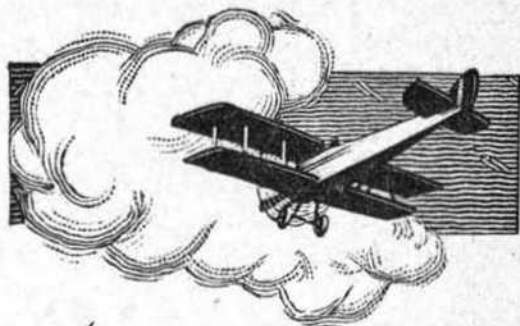
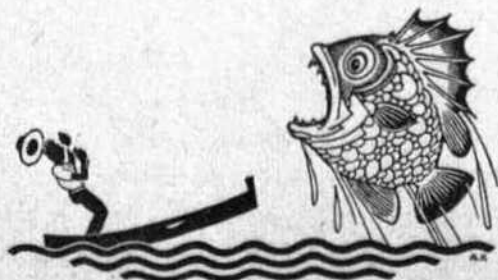
VOUS arrive-t-il parfois de penser aux autres, à tous ceux qui aimeraient tellement être à votre place et qui sauraient en tirer tout le profit possible? Pourquoi ne pas faire quelque chose pour eux? Vous le pouvez, c'est si facile, et ils seraient si heureux, eux aussi, de bénéficier des mêmes avantages que vous!

Ce mois-ci, songez donc un peu aux autres, ayez pitié des autres, travaillez pour les autres! Vous en profiterez vous-mêmes à la longue, car une bonne action n'est jamais perdue, et d'ailleurs moins les autres seront nombreux, plus vous vous en félicitez.

— *Quels autres?* Ai-je bien entendu, c'est la question que l'on me pose? Quels autres? Comment je ne vous l'ai pas dit encore? Mille excuses, je croyais vous avoir expliqué qu'il y avait d'abord les uns... c'est-à-dire vous tous qui êtes abonnés à l'*Oiseau bleu*, et le lisez tous les mois, et il y a ensuite les autres... ceux qui ne connaissent pas l'*Oiseau bleu*. Pourquoi ne pas leur faire connaître votre revue préférée?



Soyez généreux, ne faites pas comme ce vilain garçonnet qui force son camarade de classe à se lever pour lire par-dessus son épaule, les questions des mots croisés! Mais non, invitez-le à s'asseoir à côté de vous; faites-lui voir votre *Oiseau bleu*, de la première à la dernière page. Dites-lui combien intéressante est votre revue avec ses *Légendes du Saint-Laurent*, son feuilleton, écrit uniquement pour vous, le *Courrier de la Fauvette*, les *Cercles des Jeunes Naturalistes*, et les autres rubriques, toutes plus intéressantes les unes que les autres. Expliquez-lui combien l'*Oiseau bleu*, tout en vous divertissant, sait aussi vous instruire, et vous faire une âme nationale, et que de choses vous apprenez en feuil-



letant ses pages illustrées! Ne manquez pas de lui dire, qu'il peut, lui aussi, pour un dollar par année, avoir le même plaisir et les mêmes avantages que vous: il n'a pour cela qu'à remplir la feuille ci-incluse et à l'envoyer avec un dollar (\$1) au Directeur de l'*Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal. Et le service de la revue lui sera fait pendant les dix mois de l'année scolaire.

Faites de l'*Oiseau bleu* le compagnon de vos loisirs, que vous partiez pour un voyage dans les nuages, ou pour une simple excursion de pêche, peu importe, vous serez content de l'avoir avec vous. N'est-ce pas là votre expérience, vous tous qui lisez l'*Oiseau bleu* depuis longtemps?

-
- Dans quelle famille placez-vous l'homme?
 - Dans la famille des ruminants, monsieur.
 - Pourquoi?
 - Parce qu'il est sujet aux rhumes.



C'est le soir: entre les arbres, au-dessus des nuages, parmi les étoiles, la lune monte. C'est l'heure de lire l'*Oiseau bleu*, si, comme l'astre de la nuit, vous voulez briller au milieu de vos camarades.

FEUILLETON DE L'OISEAU BLEU

Le Mariage de Josephte Précourt

par

M^{LE} MARIE-CLAIRE DAVELUYde la *Société Historique de Montréal*

(Suite)

LE lendemain, dimanche, un soleil brillant se leva sur le village de Saint-Denis. Michel sauta du lit de bonne heure. Un moment, le front contre la vitre, il contempla la campagne, si fraîche à cette heure matinale, chargée de parfums, et qui s'ornait tout près de pommiers en fleurs. Le mois de mai se maintenait radieux, éclatant de couleurs, frémissant de brises tièdes, en cette année 1848. Le jeune homme soupira. La féerie du printemps n'habitait pas son cœur. Qu'était-il venu chercher en ce coin du Richelieu qui lui serait toujours cher? Des souvenirs poignants, l'image inoubliable d'un protecteur à jamais disparu. La fière silhouette du patriote-martyr, Olivier Précourt, le hantait, vraiment, depuis la veille. En rêve même, il l'avait revu. Un moment, sa taille élégante s'était inclinée vers lui. Ses lèvres, qui ne faisaient pourtant entendre aucun son, murmuraient: "Michel, où est ma petite Josephte? Tu l'as donc oubliée? Michel, retrouve-la... Mais hâte-toi, Michel, hâte-toi!"

Oublier Josephte! se répétait en cet instant le jeune homme, les yeux assombris. Il ne le pouvait, le voulût-il. L'ombre d'Olivier Précourt pouvait dormir en paix. Elle restait pour lui la fillette tendrement aimée de son enfance, sinon l'idéale jeune fille dont on rêve, qu'on regarde émerveillé, puis soudain intimidé. La grâce et la beauté de la petite fille de jadis n'avaient fait que grandir, sans doute. Durant les dix années d'absence de Michel, la métamorphose s'était produite. Il la reconnaîtrait pour sûr sa Josephte, mais en la revoyant quelle mystérieuse inconnue, il aurait en même temps devant lui. En outre, l'état de fortune de la jeune fille lui permettait de s'entourer d'un cadre affiné, qui donnerait pleine valeur aux dons nombreux dont le ciel l'avait gratifiée. Car Michel, peu d'années auparavant, avait appris que les débris de fortune laissés par Olivier Précourt à sa jeune veuve et à sa soeur Josephte s'étaient quintuplés grâce à la gestion habile de Mathilde Perrault-Précourt, longtemps inconsolable et atterrée, mais qui avait enfin réagi et trouvé dans l'activité extérieure une diversion à sa peine cuisante. De plus, Marie, la soeur aînée de Josephte, fort bien mariée aux États-Unis, mourait toute jeune, sans laisser d'en-

fants. Dans son testament, elle constituait la petite soeur demeurée au village de Saint-Denis son unique héritière. Jamais Michel ne pourrait oublier l'état lamentable de son cœur, le désarroi de son esprit, en ce jour déjà lointain où le cousin Rodolphe Des Rivières lui communiquait ses nouvelles. Josephte, sa petite Josephte, si facilement désemparée, craintive, un peu distante, et qui ne voulait mettre sa confiance qu'en lui, autrefois, est-ce que cela ne la changerait pas totalement, cet appoint, néfaste souvent, de la richesse et du rang dans le monde? Hélas! Michel fut tout de suite convaincu qu'une situation différente était la leur, maintenant, à tous deux. Elle donnerait le ton à leurs relations. Et peu à peu, Michel s'était appliqué à croire Josephte inaccessible pour lui. Conformément à ces idées, il espéra les courriers pour le Canada, il écourta ses lettres, diminua les confidences. Enfin, un jour, et le cœur de Michel se serra à ce moment, Josephte n'avait plus voulu répondre à ses lettres. Le jeune homme comprenait la vexation profonde de sa petite amie. Perspicace, elle s'était rendu compte que les sentiments de Michel n'étaient plus les mêmes à son égard. Seulement, comme elle se méprenait sur la cause véritable du changement! Pourquoi, raisonnait Michel, ne se dit-elle pas que l'affection de grand frère que je lui avais vouée, que j'ai toujours certes, ... du moins, il me semble que ce sentiment devient peu à peu impossible à manifester. Qui le comprendrait entre la belle et riche Josephte Précourt, et le piteux inconnu, protégé jadis par les Précourt, Michel Authier, tout honnête et excellent avocat américain qu'il est devenu? Michel laissa donc le silence s'établir tout à fait entre eux. Cette séparation morale, qu'il avait voulue, lui semblait moins dure, à tout prendre, que ne le serait, bientôt, le pénible embarras de la jeune fille se trouvant face à face avec un ami d'enfance, placé à un humble échelon de sa vie mondaine et sociale. Mais, parfois aussi, le cœur du jeune homme devenait lourd. Il souffrait. Les yeux de son fidèle ami, le cousin Rodolphe, le suivaient alors avec compassion. Son regard interrogeait discrètement. Un soir, les lèvres de Michel se descellèrent. Ce fut peu de temps avant la grave maladie qui emporta ce

parent affable, si paternel. Tous deux, le jeune homme et son protecteur, se trouvaient seuls. La femme de Rodolphe Des Rivières, une Américaine dévouée, mais à l'esprit pratique, faisait une promenade, aux environs, chez des amis qui intéressaient peu son mari.

La confiance de Michel fut brève, un peu difficile. Heureusement, il eut pour complice le clair obscur d'une chambre où brûlait un feu de cheminée, mais où aucune lampe n'avait encore été allumée. On était en novembre, par une soirée très fraîche.

Les paroles de Michel furent accueillies par un mutisme complet. Rodolphe Des Rivières se leva, vint activer le feu, ralluma sa pipe et bientôt en retira, songeur, de longues bouffées. Repris par ses souvenirs, Michel fixa les yeux sur la grosse bûche qui crépitait, lançait des étincelles, grâce à l'impulsion nouvelle qu'elle venait de recevoir.

— Michel, dit enfin Rodolphe, en souriant et en hochant la tête, tu as une fierté qui te joue de mauvais tours. Prends garde!

— Qu'y puis-je?

— Pourquoi te laisses-tu dominer par elle?

— Elle balaie tout, à certaines heures. Et alors...

— Alors, tu en subis les conséquences. Pauvre enfant, si tu savais, crois-en ma vieille expérience, que le bonheur s'accommode mieux des modestes, des humbles, des simples.

— Tout de même, je n'ai pas entièrement tort.

— Non, mais ton point de vue est unique et tu le creuses sans pitié. Il t'aveugle sur le reste.

— Vous savez bien qu'il faut être l'égal de ses amis, au point de vue social, sinon la noblesse de coeur, des uns comme des autres, est mise à une rude épreuve.

— Tu es un Des Rivières, sapristi!

— Un parent pauvre, oui, qu'on voudrait avoir à reconnaître le moins souvent possible.

— Michel!

— Pardon, cousin, mais vous êtes, vous, un esprit et un coeur d'exception. Soyez sûr, bien sûr de cela.

— Bah! Et d'où te vient cette assurance, bonne pour un vieillard que l'amertume domine?

— Et puis, Josephite est devenue une riche héritière. Une barrière de plus, continua Michel, sans prêter attention à la dernière remarque de son cousin.

— Les barrières, on les saute, quand on est jeune, courageux, non dénué d'intelligence. Apprends cela, si tu ne le sais pas encore. Au Canada, le talent, avec un peu d'audace, peut mener à tout.

— Il y faut du temps. Et durant la lutte, le trésor que l'on convoite tombe en d'autres mains.

— Quelle insistance! C'est d'un petit monsieur qui a peur de se battre, laisse-moi être franc. Et puis, il peut t'arriver de compter des atouts dans ton jeu... Mais nous raisonnons dans le vide. Au fond, sais-tu, tu ignores la puissance de ton amour pour Josephite. Quel levier magnifique que cet amour! Seulement, en ce domaine, tu t'ignores toi-même.

— Mais j'aime Josephite... de tout mon coeur!

— Oui, oui, mais sa figure d'enfant, vois-tu, se mêle trop, dans ton imagination, aux traits de la belle jeune fille que tu n'as pas encore vue, après tout.

— Cela ne changerait en rien mes sentiments.

— Tu n'as qu'à voir, petit innocent! Tiens, suis mon conseil. Pars pour le Canada. Séjourne-y durant quelque temps, car je ne puis me faire à l'idée que tu me quitterais tout à fait. Quand tu reviendras près de moi, je t'entendrai chanter le même thème, mais sur un autre air. Va, mon enfant.

— Je vais réfléchir... Peut-être avez-vous raison.

— Allons, surtout, relève la tête. Espère. Si l'on ne cultive pas tous les espoirs quand on est jeune, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

Comme cette conversation, tenue il y avait un an à peine, revenait vivement à la mémoire de Michel, en ce matin de mai. Il se secoua soudain. Le capitaine, qu'il accompagnait depuis la veille, l'appelait en bas. Aussi bien, l'heure de la messe approchait. Il n'avait que le temps de s'habiller, de casser une croûte et en route la demie de cinq heures serait venue.

Un petit incident, qui l'amusa, marqua le départ de la maison, modeste, mais confortable, où il logeait. Alors qu'il cherchait son chapeau sur la longue planchette de bois garnie de crochets et appliquée au mur, à l'entrée, un garçonnet de huit ans accourut près de lui.

— Monsieur, dit-il, un de nos compagnons a pris votre chapeau.

— Oui? fit Michel surpris.

— Il assurait que vous n'en diriez rien, que vous étiez très aimable et qu'il vous laissait sa casquette de marin à la place.

— Mais pourquoi ce changement, petit? Le sais-tu?

— Il a dit, je crois, qu'il voulait avoir l'air d'un monsieur de la ville, non d'un matelot. Cela ferait bonne impression sur sa blonde de Saint-Denis-sur-Richelieu...

Le capitaine, non loin de Michel, se mit à rire. Michel se joignit à lui, tout en se coiffant de son couvre-chef d'occasion.

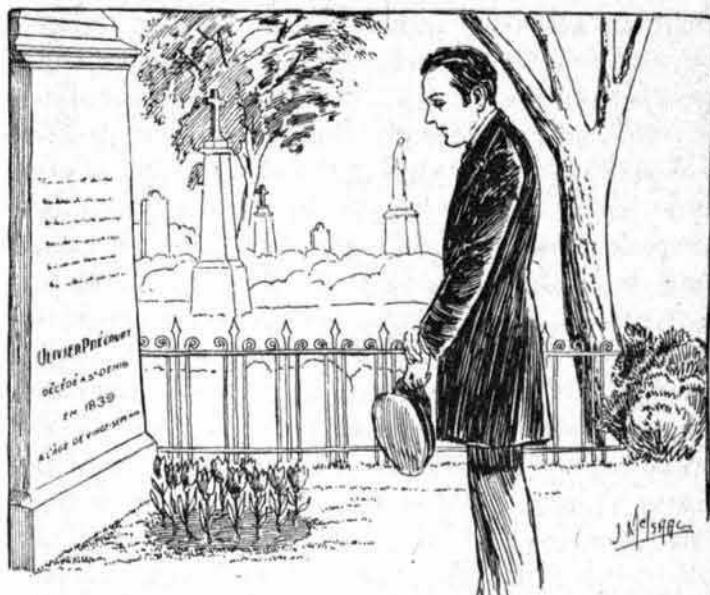
— Hé! hé! mon jeune ami, s'exclama le capitaine, ça vous va cette casquette... Mais elle vous change... Si vous avez quelque vilain coup à faire...

Et le capitaine, de nouveau, éclata d'un bon rire. Michel s'amusait toujours de son côté, mais les dernières paroles du capitaine le rendirent soudain préoccupé, presque soucieux. "Ça vous change, disait le capitaine... Si vous aviez quelque mauvais coup à faire"...

Quelle émotion ressentit le jeune homme durant la messe! Il retrouvait toutes ses impressions d'enfant dans l'atmosphère de ferveur liturgique de cette église de village. La piété grave des cultivateurs aux visages brûlés de soleil, aux rides précoces, l'émouvait par sa sincérité. On priait avec confiance le Dieu des moissons, Celui qui préside aux bons comme aux mauvais jours, aux jours d'orages qui épurent et rafraîchissent, comme à ceux où la chaleur trop brûlante dessèche et flétrit les fruits de la terre. Peu de femmes assistaient à cet office matinal. Elles se réservaient pour la grand'messe, aimant les belles cérémonies où l'on venait vêtu de ses meilleurs atours. Jeunes gens et jeunes filles se relayaient, eux, à la ferme paternelle, afin de favoriser les parents en ces beaux dimanches de l'été. On se reprendrait aux vêpres, dans l'après-midi. Puis, à la sortie de l'église, les amoureux ne manqueraient pas pour la promenade qui suivrait.

Michel s'étonna de ne pas voir le curé Demers. Avait-il donc changé de cure? Était-il mort? L'autorité physique de M. Demers l'avait frappé autrefois, alors qu'il lui avait fallu tenir tête à certains patriotes que les événements surexcitaient et se portaient à des actes regrettables. Puis, quelle droiture d'esprit dans ce prêtre à l'apparence austère, mais qui savait être bon et miséricordieux quand un principe n'était plus en jeu.

Au sortir de l'église, quelques anciens regardèrent avec attention le jeune homme. "Quel était cet étranger? Un fils de la place?" semblaient demander ces yeux qui interrogeaient. Michel s'empressa de fuir par un chemin détourné, afin de ne pas être reconnu par quelques-uns à la mémoire fidèle. Il retrouvait vite, pour sa part, Joseph Bonin, devenu professeur d'école, car il était entouré d'enfants; Louis Pagé, le patriote, droit et vaillant comme jamais, avec son fils, Henri, auprès de lui; puis, quelques élèves du collège de Saint-Hyacinthe, en vacances sans doute, et reconnaissables à leurs uniformes. Michel regardait ces jeunes gens, qu'il avait connus enfants: il pouvait nommer sans sourciller, parmi eux: Arthur Mignault, Amédée Larue, Paul Girouard.



Debout, tête nue, Michel s'inclina devant le monument élevé à la mémoire du patriote Olivier Précourt.

Puis, lentement, Michel prit le chemin qui conduisait à Saint-Ours. Il feignait de s'absorber dans la contemplation du paysage dès que les voitures, contenant des cultivateurs éloignés, venant à la grand'messe chantée à neuf heures, commencèrent à défiler. Il se rendit sans crainte au cimetière. Tous les paroissiens remplissaient l'intérieur de la chapelle. Les sons tonnants du *Kyrie* parvinrent à ses oreilles.

Debout, tête nue, il s'inclina devant le monument élevé à la mémoire du patriote Olivier Précourt, une large croix de marbre gris, assez basse où se lisaient comme épitaphe, les vers émouvants d'un jeune poète de France, presque célèbre, Victor Hugo.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère;
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Tout au bas: Olivier Précourt, décédé à Saint-Denis, en 1839, à l'âge de vingt-sept ans.

"Quel noble coeur gisait là! déclarait en gémissant le jeune homme. Tout, Olivier Précourt avait tout sacrifié pour la liberté politique de son pays. Et, dans cette âme vaillante, il y avait, en outre, le brûlant comme une flamme, quelle compassion, quelle générosité pour les pauvres et les petits. "M. Olivier, priait intérieurement Michel, en retenant ses larmes, me voyez-vous? Je vibre toujours de reconnaissance... Ma vie, si elle est droite, si elle s'illumine des ressources de l'intelligence, à qui le dois-je? A vous, à vous seul. Je vous aime avec la même passion de jadis, je vous vois, moi, avec quelle clarté, je vous vois... avec mes yeux d'enfant... Protégez-moi, comme autrefois!"

Enfin Michel s'arracha d'auprès du tombeau. Le *Sanctus* tintait au clocher. Il voulait faire une petite visite au presbytère, seul endroit où il ferait connaître son identité, et à M. le curé seulement. Après un léger détour, car le presbytère se trouvait à deux pas, à droite de l'église en descendant vers le Bord-de-l'Eau, il eut en face de lui la jolie demeure du curé, construite en cailloux des champs, avec une immense toiture, et une véranda, qui ornait toute la façade de la maison. Des arbres la couvraient de leur ombre; et, entre les perrons de l'habitation, des plates-bandes de fleurs jetaient leurs notes claires. Michel souleva le marteau deux fois avant qu'on vînt répondre. Enfin, l'une des ménagères, *Mlle Jeannette*, soeur du curé Demers, entre-bâilla la porte, y laissant filtrer aussitôt l'odeur d'un excellent rôti.

— Que voulez-vous, Monsieur? demanda-t-elle, en toisant le jeune homme.

— Ne puis-je parler à M. le curé Demers? demanda Michel, chapeau bas, avec son meilleur sourire. *Mlle Jeannette*, qu'il reconnaissait, lui avait toujours fait un peu peur.

— M. le curé est malade... Je ne sais, Monsieur, s'il pourra vous recevoir. Attendez un peu, sur la véranda. Je vais lui demander. Mais d'abord quel nom vais-je lui présenter?

— Peu importe mon nom, répondit avec un sourire très doux Michel, et en lançant un regard suppliant vers *Mlle Jeannette*. C'est un ancien petit garçon de la paroisse qui désire beaucoup le revoir, dites-lui simplement ceci, Madame. Ma visite ne sera pas longue, et je veillerai à ne pas le fatiguer.

— C'est curieux, mais il me semble en effet vous reconnaître. Mais quant à votre nom... Je n'ai plus beaucoup de mémoire. Allons, entrez dans le bureau de M. le vicaire, qui est à l'église. Je vais voir à tout... Mais d'abord, à ce que mon rôti ne brûle pas. Ma mère et ma soeur sont à la grand'messe.

Michel pénétra dans une petite pièce, meublée de quelques chaises très simples, aux sièges en paille, et d'un large bureau en noyer noir, très ancien. Il faisait un peu sombre. Un seul des volets extérieurs en bois avait été ouvert. Sur la table, au centre de la pièce, le jeune homme aperçut quelques livres. Sur la feuille de garde de l'un, il lut: Marie-Joseph-Melchior Balthazard, prêtre; sur l'autre: Hugues Lenoir, prêtre, vicaire à Saint-Denis. "Ah! se dit Michel, ce dernier est sans doute venu pour assister M. le curé. C'est lui qui a célébré la messe de cinq heures et demie, ce matin."

Mlle Jeannette revint au bout d'une dizaine de minutes. Elle s'excusa. Les soins du dîner pressaient; puis, son frère lui avait fait faire un peu de rangement dans la chambre des visi-

teurs à l'étage du grenier. C'est là qu'il voulait recevoir le jeune homme, qui y dînerait, M. le curé le voulait absolument. Durant quelques minutes, M. Demers fixa des yeux pénétrants sur ce jeune visiteur qui s'excusait si courtoisement de forcer la porte d'un malade, mais se sentant très heureux, en même temps, qu'on voulût bien le recevoir. Soudain, M. Demers, poussa une exclamation, et se soulevant de sa chaise d'invalides, il s'exclama: "Mais c'est Michel, le protégé de feu M. Précourt! C'est bien vous, n'est-ce pas, mon jeune ami, mes yeux, toujours assez bons, ne me trompent pas?"

— Oui, c'est Michel, M. le curé, Michel Authier, qui vous a quelquefois servi la messe, il y a de cela dix ans. Mais... me permettez-vous de vous demander le secret sur ma personne? Je vous en donnerai tout à l'heure la raison. Savez-vous, M. le curé, que vous êtes le seul jusqu'ici à m'avoir reconnu. Même *Mlle Jeannette* n'a pu me remettre tout à l'heure.

— Le fait est que vous êtes presque méconnaissable, mon jeune ami... Mais il y a d'autres bons yeux que les miens, au village, ne vous y montrez pas trop.

— Non, M. le curé, je repars ce soir, voyez-vous...

— Mais c'est trop court, cette visite. M'est avis que les dames Précourt n'entendront pas de cette oreille-là, dès que vous les aurez aperçues. Elles sont à la vieille maison depuis quinze jours. Elles y ont même des visiteurs, m'a dit ma soeur, qui sait un peu toutes les nouvelles du village... comme autrefois! Elle a moins changé en tout, que vous, conclut d'un air narquois le curé.

— M. le curé, mes confidences ne vous fatigueront pas? Je ne voudrais pour rien au monde vous causer quelque malaise.

— Mais non, mais non, mon ami. Mais quelles sont ces confidences?

— Elles vont vous surprendre.

— Vraiment? Tenez, installez-vous bien commodément, dans cette "chaise berçante", près de la fenêtre. De la sorte, tout en parlant, vous pourrez assister à la sortie de la messe. Vous verrez défiler mes plus fidèles paroissiens. Repoussez le rideau. Vous reconnaîtrez mieux les gens.

— Non, non, je le déclarais tout à l'heure. Je désire n'être reconnu de personne autre que vous à Saint-Denis. L'on pourrait me voir à cette fenêtre, n'est-ce pas?

— C'est vrai... Allons, parlez, car je ne comprends plus très bien ce qui vous amène à Saint-Denis, au fond. Tout ce mystère m'inquiète un peu.

Le récit de Michel parut intéresser ce prêtre plein d'expérience. Les sentiments, ou ardents

ou complexes, du coeur humain ne pouvaient guère le surprendre. Il avait vécu au plus fort de la mêlée, aux sombres jours de 1837-1838. Il savait de quelle noblesse, comme de quelle lâcheté, se montraient capables certains êtres, lorsque la vie, soudain, se dramatisait pour eux. Puis, sur la prière de Michel de lui donner quelques avis, il prit la parole, mesurant ses mots, en craignant la portée, les expliquant et les définissant sans cesse.

— Michel, conclut-il enfin, laisse-moi te tutoyer comme durant ton enfance, tu es jeune, à l'aurore de la vie. Veille bien à ne jamais duper tout à fait ni ton coeur, ni ta raison. Essaie surtout de les maintenir en accord. Ils ne parleront pas souvent la même langue. Tu le vois déjà, du reste. Tes souvenirs d'enfance montent à l'assaut de ton coeur et t'entraînent vers des sentiers que tu redoutes malgré toi. C'est ta raison, petit, qui est intervenue pour éclairer l'autre face des choses. J'aime ta prudence, qui a peur de blesser certains coeurs, mais qui a blessé le tien tout d'abord, n'est-ce pas? Continue cette sage conduite. Les événements compliqueront ta vie, bientôt. Tu n'es pas venu pour rien, au Canada, à Montréal, y cherchant à te créer un avenir... Mais, qu'as-tu? Ce recul...

— M. le curé, dites-moi, de grâce, sont-ce les dames Précourt qui causent sur le perron de l'église là-bas?... Mais, pardon, je vous fais lever...

— Oh! j'ai ma canne, enfant... Mais oui, ce sont les dames Précourt, avec leurs invités, un jeune homme et une jeune fille, le frère et la soeur, je crois. Ils disparaissent... Michel, c'est bien vrai, tu revois pour la première fois, depuis dix ans, ta petite compagne de jadis, Josephte Précourt.

— Oui, M. le curé.

— Tu en es tout pâle. Remets-toi.

— M. le curé, que Josephte est devenue belle! ... Est-ce bien ma protégée de jadis cette imposante jeune fille? Je craindrais fort de l'approcher.

— Eh bien, continue de la regarder de loin, petit... Et M. Demers eut un sourire, à la fois compatissant et railleur. Toutes ces questions lui semblaient lointaines, un peu puérides. Il avait été jeune... mais il y avait si longtemps, et tout de suite sa vocation sacerdotale, bien marquée, avait tourné les pages sur toutes ces perplexités du coeur.

— M. le curé, dit encore le pauvre Michel, tout bouleversé, pardonnez-moi de ne pas avoir mieux dominé mon émotion... Je vous quitte d'ailleurs.

— Tu dînes avec moi, c'est entendu.

— Veuillez m'excuser. Je ne saurais avaler une bouchée. L'air, le grand air, une bonne

marche me remettront mieux que la nourriture.

— Mon pauvre petit, je ne veux pas insister plus qu'il ne faut. Dirige-toi donc vers la ferme, qui voisine la maison Saint-Germain. Si la faim te prends on te donnera là le meilleur lait qu'il y ait dans les environs avec de bons morceaux de pain de Savoie qui te soutiendront durant de longues heures. Et maintenant, agenuille-toi. Je vais te bénir... Compte sur mes prières, enfant, et reviens me voir quand le coeur te le dira. Tiens, prends l'escalier, à droite du corridor. Une porte, en bas, te conduira dehors. Personne ainsi ne te verra.

Michel avait suivi en tous points les recommandations de M. Demers. Il avait trouvé, sans peine, vers les trois heures de l'après-midi, en revenant d'une longue marche, la ferme où l'on servait un lait incomparable... Au sortir, sachant que les vêpres se chantaient en ce moment, il traversa rapidement, le village de Saint-Denis et, toujours à grands pas, s'engagea dans la route conduisant à Saint-Charles. Un observateur eût été frappé du regard déterminé du jeune homme, de son front barré de plis, de sa bouche, dont les lèvres se serraient convulsivement. "Quelles sombres réflexions assaillaient donc, se demanderait cet observateur, ce passant à la tournure agréable, vêtu très simplement et coiffé d'une casquette de jeune marin? Court-il au-devant de quelque danger?"

Si l'on eût pu lire dans l'esprit de Michel, on se serait convaincu que, en effet, le jeune homme voulait faire face à un certain péril... Et celui-ci, pour l'instant, c'était d'abord, et coûte que coûte, une nouvelle vision de Josephte que son coeur réclamait sans répit. Il n'avait vraiment fait que l'entrevoir, et de très loin, sur le perron de l'église de Saint-Denis. Il en était resté ébloui, se demandant si le soleil n'était pas coupable d'avoir versé autant d'or sur de beaux cheveux féminins, d'avoir mis de tels rayons de douceur dans les yeux bleus immenses d'une jeune fille. Puis, quelle allure de jeune reine avait Josephte, alors qu'elle déambulait sous ce ciel du printemps, pur de tout nuage... Oh! il voulait en avoir le coeur net, il reverrait de près cette apparition gracieuse. Il jugerait si elle gardait vraiment les traits de la Josephte d'autrefois, de sa Josephte à lui...

Puis, et Michel sentit son coeur battre avec violence, il voulait savoir qui était ce jeune homme qui l'accompagnait et semblait chercher sans cesse son sourire... C'est étrange, mais d'un coup d'oeil, Michel avait deviné que la belle Josephte Précourt comptait un prétendant fervent en ce mondain élégant qui buvait les moindres paroles qu'elle prononçait. Mais elle, Josephte, que pensait-elle de ce jeune homme?... Comment accueillait-elle ses prévenances?...



Josephte Précourt leva soudain de grands yeux pensifs dans la direction où se tenait Michel.

S'il les revoyait un moment ensemble, il apprendrait vite de quel côté le cœur parlait davantage... "Mais, criait bien haut sa raison, à quoi te servira cette connaissance? N'as-tu pas pris la résolution de t'éloigner des sentiers fleuris que suit Josephte Précourt? — Sans doute, murmurait doucement de son côté le cœur de Michel, sans doute, je dois fuir la route que suit cet enfant que j'aimais et qui m'aimait jadis, mais si elle ne chemine plus seule, est-ce que ce n'est pas user d'un droit de grand frère que de m'assurer de la valeur de l'audacieux qui convoite cette adorable jeune fille? S'il en est indigne, qu'il prenne garde!... S'il en est digne... Mon Dieu, mon Dieu, que deviendrai-je, moi, que deviendrai-je? — Tu vois, Michel, concluait sa raison, ton cœur t'entraîne vers quelque péril aussi certain que mystérieux.

Tout en devisant intérieurement, Michel avançait du même pas résolu qu'au départ. Une clôture en fer forgé apparut tout à coup, sur le haut d'une petite pente. Michel tressaillit. Peu de distance le séparait maintenant du jardin des Précourt. Il lui faudrait se dissimuler derrière les arbres qui clôturaient, à l'intérieur, le fond du spacieux jardin... Bientôt, il se glissait avec dextérité au milieu des arbres. Il les connaissait tous si bien. Leur bruissement lui semblait un murmure amical et réconfortant. Un éclat de rire fusa tout à coup non loin de lui. Michel pencha la tête. A peu de distance, on se promenait dans une des allées de droite du jardin. Les yeux de Michel se posèrent tout d'abord sur Josephte qui marchait silencieuse, un peu indifférente même, entre ses deux amis. Elle leva soudain de grands yeux pensifs dans la direction où se tenait Michel. Devinait-elle, au fond de son être sensible, qu'un cœur battait pour elle fortement derrière les grands arbres pro-

tecteurs? Peut-être, car une grande douceur remplit un moment les prunelles d'azur. Puis, lentement, le regard de la jeune fille se tourna vers son compagnon, qui lui parlait avec animation. Michel, tout bas, se mit à gémir. "Josephte ne me semble plus indifférente comme ce matin... Elle s'émeut peut-être des paroles que lui murmure cet habile petit monsieur de salon." Un appel retentit tout à coup. Avec satisfaction, Michel vit Mme Précourt rappeler Josephte à la maison. "Pour un moment, un court moment", expliquait-elle. En attendant son retour, on pouvait demeurer au jardin. Le thé ne serait servi que dans une demi-heure.

Josephte s'éloigna donc, souple, gracieuse en sa démarche, et cueillant au passage, tout en baissant sa tête aux cheveux d'or, quelques tulipes fraîchement écloses.

Restés seuls, les amis de Josephte reprirent leur lente promenade. Ils se rapprochèrent du fond du jardin, et si bien, que Michel, sans peine, put suivre leur conversation. Il se reprochait bien un peu cette indiscretion, mais la fièvre d'apprendre quelque chose sur le compte du prétendant de Josephte l'emporta sur les protestations de sa conscience.

— Jules, disait la jeune fille brune et vive, en se penchant vers son compagnon, Jules, écoute-moi bien. Elle semblait, en effet, être la soeur du jeune homme qui marchait à ses côtés. Si la taille était différente, les traits du visage étaient les mêmes.

— Quelles sombres conjectures veux-tu encore me présenter, Hélène? Tu as beau être ma soeur et me vouloir du bien, tu commences à m'ennuyer, je te le déclare franchement.

— Evidemment, tu te crois irrésistible auprès des femmes. Les précautions que je te conseille de prendre en faisant la cour à Josephte Précourt te semblent vaines, presque ridicules.

— A dire vrai, oui, ma soeur, et je te prierais de me laisser agir à ma guise sans plus t'en inquiéter.

— Tu ne connais pas Josephte aussi bien que je la connais.

— Peut-être!

— Tu n'as pas été habile, tout à l'heure, en riant de sa mine préoccupée. Elle a des raisons pour être ainsi.

— Tiens! tiens!

— Combien t'ai-je répété de fois que Josephte Précourt n'avait jamais oublié un certain petit jeune homme pauvre, qui n'est pas de notre monde, c'est vrai, mais qui a gardé quand même une place dans un coin secret de son cœur. Elle ne me l'a pas dit, remarque bien. Les confidences de Josephte Précourt sont rares. Mais un jour, je l'ai surprise lisant, les larmes aux yeux, une lettre de ce monsieur...

— Un jour, dis-tu? Bah! durant ses années de couvent. Elle s'est ravisée depuis. Quand l'entendons-nous rappeler quelques épisodes de cet autrefois que tu declares lui tenir tant au coeur?

— J'aimerais mieux, pour ma part, lui en entendre causer. Puis, as-tu deviné pourquoi elle est aussi songeuse depuis le matin?

— Je n'ai pas ton admirable clairvoyance. Parle, parle, puisqu'aussi bien la belle Josephte prolonge sa station auprès de sa belle-soeur.

— Eh bien, c'est que le dévoué serviteur de la maison, Jean, lui a servi ce matin un conte à dormir debout, à la vérité, au sujet d'un beau jeune homme qui serait descendu du bateau hier soir, lui aurait aidé à réunir les ballots adressés à Mlle Josephte ou à Mme Précourt et, chose curieuse, se serait informé avec intérêt de Josephte et de sa famille.

— Où as-tu appris cette nouvelle? Justes cieux! Quelle curiosité te dévore sans cesse, ma pauvre enfant! Tu ramasses tout.

— J'étais avec Josephte. Je n'ai pas eu d'enquête à mener, rassure-toi.

— Et ce mystérieux jeune homme, où s'est-il retiré?

— Nous l'ignorons tous. "Personne ne l'a vu au village", assurait Jean, tout à l'heure, à Josephte, qui l'interrogeait d'un air d'indifférence assumée avec un art parfait. Seul le capitaine et ses marins en uniforme ont assisté à la première messe.

— Je ferai une petite enquête, moi aussi, de mon côté. Ne crains rien. Tiens, tiens, que peut vouloir ce revenant, au moyen de telles allures mystérieuses? En tout cas, le rustique ami d'autrefois de notre belle Josephte n'a qu'à continuer la conduite qu'il a tenue jusqu'ici et respecter les distances qui le sépareront toujours, au point de vue social, de sa compagne de jadis.

— Tu as raison. La distinction innée de Josephte, d'ailleurs, viendra à son secours. Elle regardera de haut, maintenant, cet orphelin pauvre, né de parents fort communs, sans doute.

— Si jamais, j'ai un rival de ce genre, j'abandonne la partie.

— Quel air dépité, mon frère, et quel illogisme d'amoureux. Au contraire, tu te rueras alors à la conquête, je te connais.

— Tu as voulu m'effrayer, dis-le, avec toute cette histoire d'un jeune homme qui paraît et disparaît avec une rapidité mystérieuse?

— Pas du tout. Mais que cela te serve de leçon. Tu as l'air trop sûr de plaire à Josephte.

— Tu as atteint ton but, ma soeur. Je vais veiller. Ah! ce laborieux petit rustre veut quitter les Etats-Unis et me ravir le coeur d'une belle héritière, eh bien, qu'il le tente! Je lui apprendrai à sortir de la sphère où il est né, et où il s'était sagement tenu jusqu'ici. L'impudent!

— Chut! Jules. Ne t'enflamme pas ainsi. Voici Josephte... Mais quel air sombre! Quelle nouvelle a-t-elle donc apprise?

(A suivre)

Marie-Claire DAVELUY

Pour rire

— Grand-papa, c'est donc vrai que tu as été une fois aussi petit que moi?

— Bien sûr, mon petit.

— Tu devais être drôle avec ta barbe longue et tes lunettes.

* * *

Jean hume sa soupe en faisant du bruit avec ses lèvres. Sa mère le gronde:

— Il ne faut pas faire de bruit comme cela, dit-elle, c'est vilain.

Alors, Jean se hausse sur sa chaise et déposant un baiser sonore sur la joue de sa maman:

— Et ce bruit-là, peut-on le faire?

* * *

Madame vient de recevoir une bourriche du bord de la mer; elle appelle sa petite fille:

— Claudette, écris à ta tante qu'elle vienne dîner avec nous parce que nous avons reçu du poisson frais.

— Oui, maman.

Claudette obéit et la tante reçut une lettre ainsi conçue:

"Ma chaire tante,

Vient dîner avec nous demain; nous avons ressu du poisson frais et tu en aura pour ta fin."



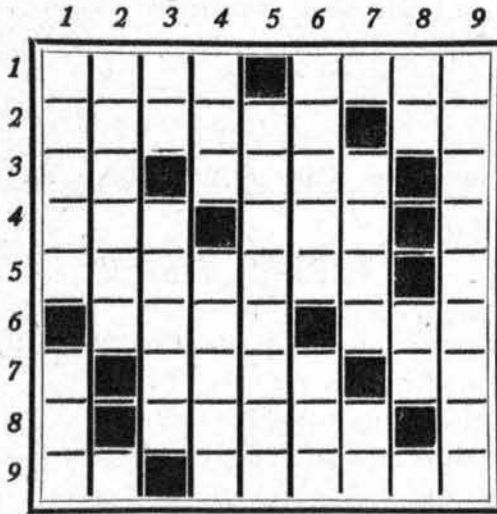
Dans sa famille, de père en fils, depuis Adam, on a toujours aimé les pommes!

Concours d'octobre 1939

GENS ET CHOSES DE CHEZ NOUS

Par COUSINE FAUVETTE

MOTS CROISÉS



VERTICALEMENT

- 1 — Célèbre recluse canadienne, née à Montréal, en 1662; elle donna tous ses biens à la Congrégation de Notre-Dame et se renferma dans une cellule où elle mourut en odeur de sainteté en 1714. — Enduit tenace dont on se sert pour fermer les vases qu'on met sur le feu.
- 2 — Accabler de dettes.
- 3 — Ville de Chaldée, patrie d'Abraham. — Mot latin, première personne du singulier du futur de l'indicatif ou du présent du subjonctif du verbe : *savoir*.
- 4 — Genre d'insectes hémiptères, parasites, qui vit sur le corps de l'homme et de plusieurs animaux. — Oblat de Marie-Immaculée, premier archevêque d'Edmonton, Alberta, né en France, en 1849.
- 5 — (Ici, au singulier) Religieuse d'un ordre fondé en 1506 par sainte Angèle de Mérici; ordre établi à Québec en 1639 par les soins de Madame de la Peltrie.
- 6 — Golfe, vers a partie nord-ouest de l'Italie. — Abréviation de Société Canadienne des Philatélistes.
- 7 — Abbé, fondateur de l'institution des sourds-muets auxquels il apprit à se faire comprendre au moyens de signes conventionnels.
- 8 — Abréviation de Louis. — Connu, appris.
- 9 — Jeune dame de condition qui fonda à Québec, avec la vénérable Mère de l'Incarnation, un couvent d'Ursulines dont les premières arrivèrent en ce pays le 1er août 1639.

HORIZONTALEMENT

- 1 — Rivière de la province de Québec, prend sa source dans le comté de Kamouraska et se jette dans le Saint-Laurent. — Peintre et poète canadien, né à Sorel; durant vingt ans professeur de dessin à l'École normale Jacques-Cartier, à Montréal.
- 2 — Je passe à l'eau. — Adjectif possessif féminin.
- 3 — Syllabe qu'épellent les débutants à l'école. — Vase où les anciens renfermaient les cendres des morts.

- 4 — Genre de légumineuses, voisin des vesces, et dont le type est la lentille. — Pièce de bois dans laquelle le soc de la charrue est emboîté.
- 5 — Enfermée étroitement (Jeanne Le Ber).
- 6 — Né à Saint-Boniface, en 1844, président de la république du Manitoba, chef d'un soulèvement en 1885, exécuté à Régina en 1885. — Un des points cardinaux.
- 7 — Tu fais quelque chose, produis effet. — Ville de Chaldée, patrie d'Abraham.
- 8 — Fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal, avec Madame de Bullion en 1642.
- 9 — Pronom personnel. — Adjudant général de Louis Riel, lors de la rébellion du Nord-Ouest en 1870. Mort en 1923 à Saint-Boniface.

Faire tenir ses solutions, au plus tard, le 26 octobre à l'*Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, Montréal, P.Q.

* * *

Solution du problème d'août-septembre 1939

| | | | | | | | | | | |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|
| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 |
| 1 | E | V | A | N | G | E | L | I | N | E |
| 2 | V | A | L | I | A | M | O | I | G | |
| 3 | E | E | L | G | I | N | C | A | | |
| 4 | I | L | S | E | R | G | O | D | | |
| 5 | L | G | F | E | L | E | | | | |
| 6 | V | E | R | C | H | E | R | E | S | |
| 7 | V | I | G | E | R | L | U | T | | |
| 8 | E | G | E | L | C | N | | | | |
| 9 | I | L | N | O | T | E | | | | |
| 10 | F | A | O | S | W | E | G | O | | |

Gagnantes du concours

1. — Mlle Lucile Duval,
106, rue Beaudoin, Saint-Henri, Montréal.
2. — Mlle Jeannette MacDonald,
Rigaud, comté de Vaudreuil,
Pensionnat de Sainte-Anne.
3. — Mlle Madeleine Deguire,
5706, Neuvième Avenue, Rosemont, Montréal,
Académie de Sainte-Philomène.
4. — Mlle Marie-Anne Sureau,
298, Cinquième Avenue, Lachine, Québec.
5. — Mlle Gilberte Cantin,
6725, rue de Normanville, Montréal,
Académie de Saint-Arsène.
6. — Mlle Lucile Paquette,
307, parc Georges-Étienne-Cartier, Montréal.

* * *

Chacune des gagnantes a reçu en prime de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal la somme de cinquante sous.

Une page d'histoire

Monseigneur JEAN-JACQUES LARTIGUE

Premier évêque de Montréal
1777 - 1840

*Comme chez vous le sang canadien
coule dans nos veines.*

ET pour achever de convaincre ses ouailles de son ardent patriotisme, Mgr Lartigue ajoutait: **Nous vous avons souvent donné des preuves de l'amour que nous avons pour notre chère et commune patrie.** Elle fut difficile et traversée d'épreuves la vie du premier évêque de Montréal.

Après dix ans de mariage, le Dr Jean-Jacques Lartigue et son épouse Maria-Charlotte-Marguerite Cherrier déplorait de voir leur foyer vide d'enfant. Madame Cherrier fit un vœu. Aussi le bonheur de ces parents chrétiens fut-il à son comble, quand naquit, le 30 juin 1777, un fils auquel ils donnèrent au baptême les prénoms de Jean-Jacques.

Cet héritier tant attendu commença très jeune ses études au petit séminaire de Montréal. Une amitié très vive l'unissait à son père qu'il perdit alors qu'il n'avait que quatorze ans. La mort de cet être si cher l'affecta profondément. De rieur qu'il était, il devint grave et sérieux pour son âge. Il se prolongea alors dans l'étude avec beaucoup d'ardeur.

A vingt ans, renonçant à la carrière riche de promesses qui s'ouvrait devant lui, il préféra se consacrer au service de Dieu. Monseigneur Pierre Denaut, dixième évêque de Québec, l'admit à la tonsure le 23 septembre 1797.

L'abbé Lartigue voulut entrer dans la **Compagnie de Saint-Sulpice**, mais son évêque se l'attacha plutôt comme secrétaire particulier. En 1806, Mgr Octave Plessis, successeur de Mgr Denaut, lui accorda la permission depuis si longtemps attendue.

Pendant la guerre de 1812, les milices canadiennes menaçaient de se débander. Sir George Prevost, gouverneur du Canada, fit appel à M. Roux, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice, qui envoya M. Lartigue pour rétablir l'ordre. Menacé de voir tous ses biens confisqués en 1819, le Séminaire députa M. Lartigue à Londres afin de faire valoir et de défendre les droits de Saint-Sulpice. Il fut écouté avec faveur à cause des services rendus à la Couronne sept ans auparavant.

C'est au cours de ce voyage que le Saint-Siège le nomma évêque de Telmesse et le préposa au gouvernement spirituel de la région de Montréal comme suffragant et auxiliaire de Québec. Sacré évêque le 21 janvier 1821, Mgr Lartigue fut pendant quinze ans évêque à Montréal sans être l'évêque de Montréal. Cette situation le paralysa dans l'organisation de son diocèse. De plus, il sentait bien que l'opinion civile était contre lui et il manquait d'argent pour toutes les oeuvres qu'il voulait fonder. Cet état de choses se régularisa en 1836 quand Mgr Lartigue devint enfin évêque de Montréal.

Mais déjà c'était à la veille des **Troubles** de 1837 où les Patriotes allaient prendre les armes pour la défense de leurs droits et de la liberté. Le cœur navré, Mgr Lartigue se vit dans l'obligation de les rappeler au devoir, mais non sans protester auparavant de l'ardeur de son patriotisme.

Mgr Lartigue, en dépit des épreuves et des difficultés de sa vie, ne se laissa jamais distraire de ses exercices de piété. Il demeura très attaché à l'étude, malgré sa faible santé et les événements troublants qui marquèrent son époque. Il fut un patriote fier et sincère. M. l'abbé Lionel Groulx a écrit de lui et de Mgr Ignace Bourget, son successeur: **Peu d'hommes, en leur temps, ont su, comme eux, se tenir debout devant le pouvoir.**

* * *

Les Canadiens français ne doivent pas hésiter un instant à **mêler du patriotisme aux affaires.** Ils ont trop négligé ce devoir jusqu'ici. Qu'ils se ressaisissent et apportent leur appui à leurs institutions nationales. **La Sauvegarde**, société canadienne-française d'assurance sur la vie, leur offre les mêmes avantages, la même écurité que toutes les compagnies concurrentes. Qu'ils réservent donc leur appui à **la Sauvegarde.**



ROLAND HÉRARD CHARLEBOIS

Nouvelle Carte Géographique de la Province de Québec

1939

(En 6 couleurs)

INDISPENSABLE A L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE DE LA GEOGRAPHIE MODERNE.

Géographie physique, politique et économique

Dimensions: 61 x 40 pouces. Montée sur toile avec baguettes en bois et oeillets.

Prix : \$3.50 chacune — \$36.00 la douzaine.

54 ouest,
rue Notre-Dame

GRANGER FRÈRES

Lancaster
2171

rentes viagères



Le barrage du placement en viager a permis à nos 100,000 sociétaires de capter \$13,000,000 et de distribuer, cette année, à 45,396 d'entre eux \$752,016.67 de rentes, soit un total de \$6,477,226.53 depuis 21 ans.

✻ CAISSE ✻
NATIONALE
D'ÉCONOMIE

41 ouest, rue S.-JACQUES
Montréal — HARbour 3291

garanties



IMPRIMERIE LE DEVOIR, MONTRÉAL